L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

81me VOLUME. — 22me ANNEE

SOMMAIRE DU N° 3 (Décembre 1908)

PARTIE PHILOSOPHIQUE

PARTIE INITIATIQUE

PARTIE LITTÉRAIRE

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 816-09

Tout ce qui concerne l'Administration :
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES
doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, *Rue Saint-Merri*, 23 — *PARIS*

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement à la fin de chaque mois et compte déjà vingt années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des huit premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Les Couleuvres scientifiques

Le médium Miller et M. de Vesme

Je m'étais bien douté que la question Miller ferait couler beaucoup d'encre, et j'ai lu avec un certain plaisir l'article que M. de Vesme consacre à Miller dans le numéro de septembre-octobre des *Annales des Sciences Psychiques*.

C'est une exécution en règle.

Pour M. de Vesme, Miller n'est pas du tout médium et c'est un simple prestidigitateur.

Je comprends encore l'opinion mixte qui prétend que des médiums à l'état de fatigue peuvent quelquefois se laisser aller à la fraude, mais donnent parfois des faits absolument réels. Pour M. de Vesme, c'est bien plus simple. Tout est truqué, et si les autres se laissent tromper, il n'en est pas de même de lui. On ne le trompe pas. Et il fournit l'explication des trucs du médium.

Cette explication est du reste enfantine, et elle ne tient aucun compte des faits embarrassants. Nous

avons cru avoir affaire à un médium et on nous a fourni un escamoteur qui ferait fortune dans les salons. Pour le prix que cela a pu coûter à M. de Vesme, cela doit peu l'émouvoir.

Mais comme toutes les opinions sont respectables, surtout celles de ceux qui ne sont pas de votre avis, je vais à mon tour discuter quelques expériences, au sujet desquelles les explications fournies par M. de Vesme ne me semblent pas claires et surtout pas scientifiques. J'ai la prétention, exagérée peut-être, d'avoir fait de la science expérimentale et c'est le peu que j'ai appris à ce sujet que je voudrais opposer aux arguments du docteur de Vesme.

Pour ce critique, tous les phénomènes sont produits par Miller sans aucune intervention de l'Au-delà. La demi-obscurité permet de tout simuler au moyen de tulle.

Tous les fantômes sont formés de tulle et Miller s'enveloppe de ce tulle pour simuler les matérialisations qui circulent et qui se montrent de près aux assistants.

Telle est la thèse de M. de Vesme. Étudions-la de notre mieux..... La première objection faite à cette thèse est celle de la séance de contrôle où M. de Vesme était un des quatre contrôleurs. C'est même lui, si je suis bien informé, qui a insisté pour qu'on visite le médium dans ses parties les plus intimes. Or rien n'a pu révéler une fraude quelconque.

Le cabinet n'était pas truqué, le médium n'avait pas de tulle sur lui. Eh bien, c'est très simple. On lui a passé une boule de tulle, de l'assistance, et il l'a

repassée sans doute de même au compère qui l'aidait dans cette fameuse séance de contrôle.

Si ce fait s'est produit, cela indique une bien mauvaise surveillance de la part des contrôleurs qui avaient pris soin de ne laisser personne approcher le médium.

C'est à se demander si ce n'est pas M. de Vesme lui-même qui aurait été le compère, car, à ma connaissance, c'est le seul des quatre contrôleurs dont je me méfierais, tant il est connu que la négation des phénomènes les plus simples est la joie de M. de Vesme. Mais un examen plus sérieux de la question va nous permettre de voir que M. de Vesme est innocent et que son objection est, du moins dans sa forme actuelle, aussi innocente que lui-même.

En effet, M. de Vesme a seulement négligé une petite expérience préalable qui aurait frappé des cerveaux d'hommes habitués aux expériences scientifiques.

A un moment de sa séance, en effet, Miller fait apparaître trois ou quatre personnages. Ils parlent ou ils font semblant de parler et ils saluent alternativement et souvent simultanément l'assistance. A ce moment, les rideaux sont relevés.

Chacun des personnages apparaissant est revêtu de tulle illusion. On voit ces personnages en entier et ils remuent en saluant.

Tel est le phénomène de l'apparition d'Effie Dine et Kary West, si je me souviens des noms.

Je vais, pour un moment, me rallier à la thèse de M. de Vesme et supposer que tout est truqué dans

cette expérience. Je vais même faire ce que n'a pas fait M. de Vesme, je vais me préparer à reconstituer cette expérience pour mieux l'étudier, suivant en cela les règles de la science de laboratoire la plus élémentaire.

Nous disons donc :

1° Le tulle nécessaire pour trois apparitions simultanées, en y comprenant ce qu'il faut pour envelopper le gros corps de Miller, soit 2 m. 50 de tulle pour Miller et 1 m. 50 pour chaque apparition collée aux rideaux, soit 5 m. 50 de tulle pareil à l'échantillon possédé, paraît-il, par quelques assistants.

Maintenant, il faut faire saluer les apparitions en même temps que le ventriloque crie : *Can you see me.*

Or, pour faire saluer les apparitions pendant que le médium se tient à leur extrême droite, il faut un organe de transmission de la longueur du cabinet. Mettons 80 centimètres.

Il faut aussi une autre tige maintenant le mannequin droit sur la tige horizontale. Cette tige doit être à deux exemplaires et avoir, par pièce, environ 20 centimètres de hauteur.

Cela nous donne :

Une tige de 80 centimètres pouvant télescoper au besoin et deux tiges de 20 centimètres.

Il faut ajouter encore quelques petites lampes électriques ou quelques centimètres de tulle revêtu de pâte phosphorée, des épingles de sûreté pour attacher le tulle « illusion » et une étoffe noire pour envelopper « la boule » que le compère va passer au médium.

Eh bien, M. de Vesme a-t-il eu l'idée de reconstituer une petite boule de ce genre ? A-t-il eu l'idée de rétablir les objets nécessaires à un truquage si mes essais sont mal conduits et s'il a trouvé mieux ?

Qu'il essaye un peu, et il verra qu'avant de porter une accusation contre un homme qui expérimente depuis plus de quinze ans et qui a été contrôlé aux États-Unis par des chercheurs aussi méfiants que M. de Vesme, il faut bien peser toutes les circonstances d'un phénomène, même psychique.

Mais poursuivons notre étude :

On a passé la « petite boule d'un demi-mètre cube » à Miller. Il a fait ses tours d'escamotage et la séance va prendre fin. Betsy se montre entre les rideaux. Elle fait ses calembours et ses traits d'esprit, et elle rentre dans le cabinet. Elle n'a pas disparu depuis une demie-seconde que Miller tout habillé est dans la salle.

Rien de plus simple, nous dit M. de Vesme. Miller a placé devant lui le morceau de tulle qui simule Betsy et il sort en rentrant dans sa manche le tulle en question.

J'accepte cette hypothèse. Mais alors que devient ce tulle quand les commissaires déshabillent le médium ? Car il faut bien admettre que Miller n'a pas pu joindre ce morceau de tulle au paquet des 5 mètres et des tiges qu'il a par définition repassé à son compère à l'insu des « boules » des surveillants de ses faits et gestes.

Il n'est pas sérieux de dire : « Ces faits sont de la tromperie. Mon intelligence ne me permet pas d'ex-

pliquer la plupart d'entre eux, mais je suis persuadé que tous les assistants sont des naïfs, excepté moi. »

De plus, le doute doit profiter à l'accusé. Miller s'est fatigué beaucoup pour des sceptiques ou des ingrats. Mais il n'a jamais encore été pris en flagrant délit de tromperie. Jusque-là on doit le défendre ou on doit demander à ceux qui l'accusent de reproduire véritablement et expérimentalement ses séances.

A Nancy, un docteur de mes amis, placé contre le rideau, a tenu le bras de Miller endormi de l'autre côté du rideau pendant la sortie des matérialisations hors des rideaux.

Moi-même j'ai vu se dissoudre sur moi une apparition sans qu'elle m'ait laissé du tulle. J'en ai vu se former une autre contre mon genou gauche, à 10 centimètres de moi, et je garantis bien qu'il ne s'agissait pas de poupées.

Il est entendu que je suis un gros naïf, mais ma naïveté demande comme explications des faits et non des phrases.

Jusqu'à nouvel ordre, les objections de M. de Vesme me paraissent enfantines et j'attends mieux d'autres expérimentateurs.

PAPUS.



L'EVANGILE ET LA VIE (1)

> Te voilà guéri ; ne pèche plus à l'avenir, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de plus fâcheux.
>
> (Jean.)

LA MALADIE

Mon intention n'est pas, dans cet essai sur l'Évangile et la Vie, de faire un travail d'exégèse ni de rechercher froidement et séchement des sujets de discussions ou d'étude mentale. Considérant toutes les paroles du Christ comme un enseignement définitif, confiant dans l'assurance donnée par nos maîtres que l'Évangile contient bien exactement la doctrine du Révélateur de notre race, et que rien d'essentiel n'a pu y être omis ou tronqué, je chercherai seulement à y puiser quelques lumières pour éclairer le plus possible le Mystère impénétrable qui entoure de toutes parts notre vie sur la terre. Je demanderai que les êtres lumineux créés dans l'invisible par chaque mot échappé des lèvres du Sauveur entr'ouvrent chacun la porte du mystère dont ils ont la garde, dans la mesure où il me sera possible d'en

(1) C'est à dessein que j'omettrai de citer les chapitres et les versets auxquels seront empruntées les citations que j'aura l'occasion de faire dans le cours de ces essais.

supporter la connaissance. Il n'y a pas de vérité qui ne puisse à un moment être révélée et le nombre en est assez grand pour que tous les travailleurs de l'Idéal, même les plus petits, trouvent à être employés.

C'est cette considération qui m'a poussé à entreprendre ce travail. — Puisse-t-il ne rien contenir qui ne soit conforme à la Vérité et à la Volonté du Ciel !

I

S'il est une chose qui attire notre attention lorsque, cessant de nous considérer comme seul être important dans l'Univers, nous commençons à sortir de notre tour d'ivoire et à regarder autour de nous dans la vie, c'est la souffrance dont nous voyons partout les signes. Au début, la souffrance physique, la maladie, nous sollicite surtout. Demandons-nous donc ce qu'est la maladie ? « Il paraît facile à priori de répondre à cette question. En réalité, c'est beaucoup plus compliqué qu'on ne le croit généralement. Au point de vue humain, la maladie est une rupture d'équilibre ; au point de vue réel, vivant, c'est le pain de l'esprit que nous demandons chaque jour, c'est un bonheur réel, car c'est une dette payée, un lien de brisé. Combien rares sont les êtres qui peuvent voir, dans une souffrance physique, la répercussion d'un acte mauvais dont ils se sont rendus coupables à un moment donné et reconnaître en leur esprit la grâce que le ciel leur fait, lorsqu'il leur permet de se libérer ainsi, dès la vie terrestre !

Tel homme, à vingt-cinq ans, a troublé et détruit tout le bonheur d'une famille, pour satisfaire ses

passions. Il oublie, se marie, vieillit et, à cinquante ans, brusquement sa fille unique meurt en trois jours. Cet homme va, dans son désespoir, blasphémer le ciel, crier que Dieu n'est pas juste! Verra-t-il le lien qui unit ces deux faits, son acte mauvais et la mort de son enfant ? Non, jamais, et cependant l'un est la conséquence de l'autre, c'est un germe semé par lui et arrivé à maturité, voilà tout. En réalité, le mal ne vient donc pas de Dieu. Le Père n'a jamais condamné personne. Seulement nos actes ont des conséquences, et c'est cela qu'il faut savoir.

Il y a trois sortes de maladies : les maladies d'origine physique, les maladies de source astrale et les maladies de l'esprit.

Les maladies du corps physique, et qui ont leur origine dans le plan du même nom, sont en général les plus faciles à guérir, parce que les cellules de notre corps inférieur étant le moins évoluées, ayant un degré de conscience et d'intelligence moindre, ont moins à souffrir que les cellules de nos organismes plus subtils.

Cette notion de la vie consciente et de la responsabilité des cellules de nos différents organes peut surprendre à première vue ; mais, si l'on a réussi à vivre un peu hors des livres, à se rapprocher de la nature, à reconnaître la vie et la Vie consciente répandue partout, depuis les micro-organismes jusqu'aux étoiles du ciel, cette idée devient vite familière, et l'on arrive assez facilement à s'en rendre compte sur soi-même.

D'une façon générale, lorsqu'un de nos organes est malade, c'est 1° que notre conscience a voulu une mau-

vaise action, et 2° qu'elle l'a accomplie à l'aide de cet organe. « La plus grande part de responsabilité revient naturellement à notre esprit, mais, je le répète, l'organe qui l'aura servi, sera également frappé. Tout évolue dans l'Univers; une cellule hominale, une cellule osseuse, par exemple, a deux routes à suivre, tout comme notre esprit. Elle peut aller dans la voie droite et arriver à être un jour cellule constituante de notre cœur, qui constitue son ciel, ou ne pas travailler et rester cellule inférieure. Si donc une cellule a mérité de se trouver dans notre main lorsque cette main commet un crime, voulu par notre esprit, c'est qu'elle n'a rien fait pour éviter son sort ; elle est donc responsable, et si le ciel permet que notre main soit brûlée et coupée, notre esprit aura payé sa dette en partie et la petite cellule, en mourant, aura payé totalement la sienne; son esprit libéré poursuivra son ascension. Si maintenant le ciel permet que cette main soit brisée et ôtée de notre corps, avant que le crime ne soit réalisé, combien s'éclaire alors cette parole : « Si votre main droite est pour vous une « occasion de chute, coupez-la et jetez-la loin de vous, « car il vaut mieux que vous perdiez un de vos mem- « bres que si tout votre corps était jeté dans la « Géhenne. »

Une autre conséquence de cetteloi, de la responsabilité particulière des organes, se trouve vérifiée dans le suicide. « Il nous a été enseigné en effet que beaucoup d'infirmes sont des êtres humains ayant commis autrefois le crime de détruire le corps à eux prêté par la nature pour une existence. Leur corps physique

actuel est incomplet ou déformé précisément dans les parties correspondantes à celles qui avaient été atteintes, déformées ou brisées au moment du suicide.

Il y a ensuite une autre cause aux maladies physiques ; c'est notre propre volonté. — Nous avons peu à peu appris à étudier le monde physique où nous étions appelé à vivre ; nous en connaissons donc, ou nous devrions en connaître, les lois. Si par imprévoyance, inattention, ou ignorance, nous nous exposons à une maladie, ne crions pas à l'injustice divine, ne croyons pas avoir payé nos dettes : nous ne payons dans ce cas que notre imprévoyance, notre inattention, ou notre ignorance. Chacun de nos actes appelle une conséquence, dans le plan même où il a été fait. Si nous buvons un verre d'eau froide ayant chaud, si nous nous baignons trop tôt après un repas, si nous pensons à autre chose, tout en nous servant d'un couteau affilé, la pneumonie, la congestion, ou la blessure qui en résultera, n'aura, sauf quelques exceptions, d'autre cause que nous-mêmes et nous ne devrons, dans ce cas, ne nous en prendre qu'à nous. Toutes les maladies qui auront une origine analogue, seront du reste *en général* assez faciles à guérir.

On peut ranger encore dans les maladies dont les causes sont dues à l'homme celles qui proviennent de ses passions ou de ses faiblesses. Nous y reconnaissons la conséquence stricte de nos actes et il n'est pas besoin d'insister sur le fait des maladies de foie, par exemple, survenant à la suite de l'alcoolisme, des

blessures dues à un caractère batailleur, des accidents graves causés par la témérité, ou l'imprudence, des maladies d'estomac dont la cause est dans la gourmandise, etc. Il est bien évident que dans tous ces cas rien ne dépasse notre plan physique, ni la cause ni les résultats. Et là encore, nous voyons que c'est l'organe qui a servi à commettre la faute qui est frappé, sauf dans le cas des maladies de foie où nous pouvons trouver au contraire un bel exemple de l'évolution des cellules par le sacrifice. (Le foie se tue pour sauver le reste du corps, et l'alcoolique ne succombe que lorsque le foie est détruit.)

Enfin les maladies de notre corps physique peuvent provenir soit de la Providence, qui veut nous sauver ou nous faire payer une dette, soit du Destin, dont la puissance fatale nous atteint. Nous ne pouvons que rarement avoir la certitude qu'une maladie est providentielle. Il est plus facile de classer celles dues à l'aveugle destin.

On peut comparer l'action du Destin à celle d'un boulet de canon, mais je crois que tous les hommes n'y sont pas exposés de la même façon. Ceux qui se fient exclusivement à leur volonté, à leur propre force sont beaucoup plus menacés que ceux qui unissent leur volonté à la volonté centrale, à la volonté providentielle. Pour les premiers, et très fréquemment, les coups du Destin se reconnaîtront aux maladies et blessures provenant d'accidents, d'événements où ce que les hommes nomment *le hasard* se reconnaît nettement. Lorsque les derniers, c'est-à-dire ceux qui par la prière sont sous la Protection providentielle,

sont frappés accidentellement, on peut être certain qu'il s'agit alors d'une dette payée, d'une épreuve et d'une bénédiction réelle, bien que cela puisse nous sembler difficile à admettre à cause du peu de portée de nos perceptions.

Voilà pour les maladies physiques ; voyons maintenant ce que nous pourrions savoir des maladies astrales.

II

Nos possibilités, en général, pendant que nous agissons sur le plan physique, sont très limitées. Notre volonté, nos colères, nos haines, n'ont qu'une portée très relative, bien que grande pour notre mode actuel de vie, si nous la comparons à celles du plan Astral. Notre esprit (notre Moi) peut manier le double, bien plus facilement que le corps physique, et ses pouvoirs sont infiniment plus grands pour le mal, hélas ! comme pour le bien. La matière qui compose le double est à un état vibratoire bien plus rapide ; les cellules en sont chacune plus évoluées, plus conscientes et en conséquence plus responsables. Le milieu où elles agissent est lui-même infiniment plus plastique, plus vivant, et chaque faute commise par nous sur le plan hyperphysique a une importance, une portée beaucoup plus considérable. La conséquence de ces fautes est donc beaucoup plus grave, et c'est là une des raisons principales de la force et de la ténacité des maladies de l'Astral ou de la Vitalité dont notre corps physique est obligé de sup-

porter la réaction, puisque le double est entièrement lié pendant la veille à sa substance.

Les répercussions, les interactions d'un être sur un autre sont aussi plus violentes et plus faciles. De là l'existence d'épidémies astrales beaucoup plus graves que les épidémies physiques.

Ce qui augmente encore la gravité des maladies astrales, c'est la sensibilité plus grande des organes astraux et c'est aussi la facilité plus grande qu'a l'être-maladie pour agir dans son propre plan. L'on sait que, pour nous, chaque maladie est un être vivant de sa vie particulière dans le plan astral et évoluant lui aussi, comme tous les êtres.

Il ne peut agir sur le corps grossier que par contre-coup, tandis qu'il actionne directement le double. L'action de l'Astral de la terre, qui n'est presque jamais perçu physiquement, peut aussi avoir beaucoup d'influence sur le double et par suite sur les maladies astrales.

Un exemple de maladies astrales rejaillissant sur le physique est donné par ce que l'on a appelé l'Auto-envoûtement. Nous pouvons littéralement empoisonner notre atmosphère fluidique par nos pensées de haine pour un autre être, et même par le doute, l'inquiétude. — C'est là une véritable maladie de l'Astral causée par la volonté humaine et contre laquelle *nous* avons bien tort de récriminer, comme dans les maladies physiques dues à notre imprudence ou à notre ignorance. Ces désordres de l'astral se traduisent souvent au physique par la neurasthénie, la névrose, les phobies, la déperdition des

forces sans cause apparente, et d'autres maladies très tenaces contre lesquelles la médecine n'a pas de moyens d'action réels.

Ces données suffiront pour qu'on puisse se rendre compte de la gravité des maladies de l'Astral.

∴

Il y a aussi des maladies de l'esprit ; mais sur ce sujet nous ne pouvons rien savoir, pour la bonne raison que nous n'avons pas la possibilité de pénétrer dans le plan de l'esprit. Ne sachant pas ce que c'est que notre esprit, nous ne pouvons connaître la cause des maladies spirituelles. Tout au plus pouvons-nous dire que la folie, l'épilepsie sont des maladies dont la cause remonte au plan de l'esprit. Aussi sont-elles de beaucoup les plus graves, et seule l'action théurgique a pu en obtenir *parfois* la guérison. En réalité nous ne voyons que les effets, nous ne pouvons percevoir les causes. Une observation est cependant à faire ici. C'est que, par la force même des maladies de l'esprit que nous pouvons observer sur notre plan, nous voyons que la loi de la responsabilité augmentant avec le degré de conscience, de connaissances et de moyens d'action, se trouve vérifiée jusqu'au bout puisque la folie vraie, l'épilepsie sont inguérissables et que certainement nous pouvons supposer que l'esprit, agissant dans son propre plan, doit encourir une responsabilité terrible, plus terrible encore que lorsqu'il agit dans les plans hyperphysiques.

III

Voyons maintenant quelles sont les leçons profondes contenues dans l'Évangile au sujet des maladies. Recherchons-y les lumières qui nous permettront de savoir la ligne de conduite à adopter quand nous serons malades nous-mêmes, ou que nous aurons à être employés pour soigner ceux qui souffrent.

La première grande loi qui nous frappe est celle de l'identité de la faute et de la maladie. La maladie est si bien le résultat de la faute que, dès le pardon accordé, les organes déséquilibrés redeviennent sains, parfois instantanément, parfois plus lentement. — « Te voilà guéri ! » dit Jésus au paralytique, « ne pèche plus à l'avenir, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de plus fâcheux » (Récidive). Lequel est plus aisé de dire : « Tes péchés te sont pardonnés » ou de dire : « Lève-toi et marche ? » Et il en est toujours ainsi.

Ceux qui « *ayant gardé la parole* » ont reçu le pouvoir de faire sur terre ce que le Christ a fait, ceux-là peuvent pardonner et remettre les péchés et partant guérir les maladies les plus terribles, même parfois l'épilepsie. C'est donc une règle générale, une loi absolue ; maladie guérie, cela signifie : faute pardonnée et que le cliché formé par cette faute a été détruit.

Le deuxième enseignement à retenir est la discrétion, dans tout ce qui concerne une guérison !

Dans beaucoup de passages, Jésus recommande aux malades guéris de « ne pas le dire ».

Après la résurrection de la fille de Jaïre il «défendit de dire à personne ce qui était arrivé». Au lépreux il commande : « Garde-toi d'en rien dire à personne — présente seulement, en témoignage de ta guérison, l'offrande que Moïse a prescrite. » Aux aveugles, il dit : « Prenez garde que personne n'en sache rien ». Il n'y a qu'une exception, c'est quand il est nécessaire pour certaines raisons que la guérison fasse le plus de bruit possible, mais cela arrive rarement.

Nous ne devons donc garder le silence si nous avons été témoin d'une guérison miraculeuse, même si on ne nous en a pas priés. Certes l'Ange de la discrétion, créé par les paroles du Christ, sur la terre, a fort à faire pour détruire les conséquences mauvaises des indiscrétions trop fréquentes encore parmi nous. Sans lui, bien des malades guéris retomberaient, parce qu'on en a parlé — et le cas arrive encore assez fréquemment. La cause réelle de ce fait nous échappe, mais il suffit que nous trouvions la recommandation de silence dans l'Évangile, pour que nous fassions tous nos efforts dans ce sens-là.

Nous voyons ensuite que si la foi n'est pas absolument indispensable pour que la guérison, ou même le rappel de l'âme, s'accomplisse (cas de la fille de Jaïrus), cependant elle est nécessaire la plupart du temps et même il est accordé aux malades selon leur degré de foi. C'est à chaque page, pour ainsi dire, que nous trouvons la preuve de cette assertion : « Il te sera donné selon ce que tu as cru. — Croyez-vous que je puisse vous guérir ? — A cause de votre peu de foi, vous n'avez pu chasser ce démon. — Ma fille, ta

foi t'a guérie. — Ne crains rien, crois seulement ! tout est possible pour celui qui croit. »

La foi ne consiste pas, comme on le pense assez généralement, à croire aveuglément une affirmation quelconque. Elle est la conséquence d'une perception accomplie par d'autres organes que le cerveau. On peut dire que c'est l'intelligence du cœur. Quand notre esprit a été amené dans une sphère de l'univers où telle vérité est aussi apparente, aussi certaine que le soleil, brillant à midi de tout son éclat, il rapporte avec lui LA CERTITUDE et lorsque notre cerveau est assez passif, nous pouvons en avoir conscience, même réveillés. Quelle force descend alors en nous par cette union intime de notre cœur et de notre cerveau ! La lumière particulière qui a inondé notre esprit, il semble qu'elle a imprégné jusqu'à nos organes physiques qu'elle a décuplé les facultés confiées par celui qui nous a placés sur terre.

Il semble que la Nature entière, éblouie par le manteau lumineux dont la foi a recouvert notre humilité, ne demande alors qu'à obéir. Et voilà pourquoi Jésus affirme : Tout est possible à celui qui croit. Il devient, pour le plan dont il a perçu la lumière, un instrument parfait, dont le Père se servira pour aider les hommes.

Les lépreux, les aveugles nés, la femme affligée d'une perte de sang poursuivent Jésus de leurs plaintes, ne se laissent pas décourager et finissent par obtenir leur guérison. Faisons ainsi : si nous sommes malades, ou mieux si nous avons des malades à soigner jetons-nous aux pieds de Jésus, comme nous l'au-

rions fait si nous avions eu le bonheur de le voir passer lentement sur les bords ensoleillés de la mer de Tibériade. Il est tout et nous ne sommes rien, mais il accorde beaucoup aux petits. Demandons donc aussi longtemps qu'il le faudra ; souvent Il pardonnera et le mal sera vaincu. Rappelons-nous les leçons de l'Évangile. L'aveugle que Jésus guérit en lui oignant les yeux de terre mêlée de salive n'est pas guéri sur-le-champ. Il ne voit clair que lorsqu'il est allé se laver lui-même au réservoir de Siloé. Ainsi souvent le Ciel accorde une guérison et nous laisse le soin de la terminer par des moyens humains.

D'autres fois, la demande sera accordée, mais par gradation, ainsi que nous l'enseigne l'anecdote de l'aveugle qui, à une première onction, voit d'abord les hommes grands comme des arbres ; la vision ne devient normale qu'à la deuxième onction.

Je disais tout à l'heure que le Ciel accorde beaucoup aux petits. La plus grande grâce faite est peut-être dans la sensation profonde donnée à des hommes orgueilleux, comme nous le sommes tous, qu'ils ne sont rien, qu'ils sont des enfants. C'est cela qui est miraculeux bien plus encore que le miracle ! Il y a à ce sujet un grand enseignement dans l'Évangile : Jésus est dans la maison d'une païenne dont la fille est possédée. La mère se jette aux pieds du Christ qui, pour l'éprouver, lui dit : « Laisse les enfants se rassasier d'abord, car il n'est pas juste de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens ». Et la femme païenne, réellement humble, reprend, sans se révolter : « Il est vrai, Seigneur, mais les petits chiens man-

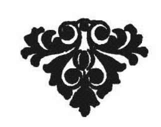
gent au moins sous la table les miettes que les enfants laissent tomber. »

Jésus affirme que c'est cette parole, expression d'un élan d'humilité vraie, qui obtient la guérison. « A cause de cette parole, dit-il, va, le démon est sorti de ta fille! » Un acte, un mot réellement humble, peuvent donc donner des ailes à la prière faite pour un malade. N'oublions jamais cela.

Tels sont les enseignements principaux qui ressortent des paroles mêmes du Christ en ce qui concerne les maladies et les malades.

Il n'y a qu'à les suivre de son mieux. Celui qui nous les a donnés n'est pas mort, mais il est vivant et il sera toujours avec nous jusqu'à la consommation des siècles.

G. Phaneg.



L'Opothérapie et la Médecine des Signatures

La science permet d'expliquer aujourd'hui, autrement que par la suggestion, l'efficacité de ce traitement malpropre et nauséeux; et sa bizarrerie seule autoriserait les rires et les lazzis dont nous avons été témoin jadis.

L'urine ne rentrait dans les formules de médicaments composés que mêlée à d'autres drogues et il était assez rare qu'on l'employât en nature, au moins à l'intérieur. Toutefois, comme il y avait une médication à l'usage des riches et une autre à celui des pauvres, il arrivait que, pour ces derniers, on se gênait beaucoup moins et on leur conseillait tout simplement de boire leur urine. Le remède ne coûtait rien et il était tout préparé, le malade étant à la fois le préparateur et le consommateur. Dioscoride conseillait de boire leur urine à tous ceux qui avaient été mordus par une vipère ou qui avaient un commencement d'hydropisie.

D'après cet auteur, l'urine de chien était souveraine contre les morsures de chien, les démangeaisons et les lèpres, surtout si on l'additionnait de nitre.

L'urine de taureau mêlée à de la myrrhe calmait les douleurs d'oreilles; l'urine de sanglier dissolvait les

calculs de la vessie; celle de chèvre guérissait l'hydropisie et les douleurs d'oreilles, à la dose de deux verres chaque jour; enfin l'urine d'âne était le meilleur spécifique contre les douleurs des reins. L'urine du mari, bue par la femme en travail facilite l'accouchement, comme l'expérience journalière en fait foi.

Ettmuller dit qu'un goutteux s'est guéri en donnant à manger à un chien ou à un cochon un morceau de lard ou de chair de porc, qu'il avait fait bouillir dans sa propre urine; d'autres y font cuire un œuf au lieu de chair, et le faisant manger à un chat ou un chien, se délivrent de la fièvre, qui va par transplantation à l'animal.

Hérodote conte que les Lybiens répandaient, sur les enfants atteints d'épilepsie, de l'urine de bouc; et contre la cécité, le légendaire narrateur recommandait l'urine d'une femme « qui n'a eu de rapport qu'avec son mari ».

Dans toute la Flandre et le Brabant — et probablement ailleurs — les mères et les nourrices frottent chaque matin la figure des petits enfants avec des linges mouillés d'urine pour leur donner une peau douce et blanche. Les feuilles de groseillier noir bouillies dans l'urine d'un homme et du vinaigre sont un bon remède contre les morsures de serpents.

Quand on a des hémorrhoïdes et qu'on les lave souvent avec la sève de la ficaire (*Ficaria ranunculoïdes*) ou de ses racines mêlée avec du vin ou de l'urine du malade, elles se rapetissent et se dessèchent entièrement et la douleur disparaît.

On dit que si on laisse pendant vingt-quatre heures

des feuilles d'orties dans l'urine d'un malade et si les feuilles ne se fanent pas, mais restent vertes, il n'est pas en danger de mort ; si au contraire, les feuilles se fanent et deviennent molles, cela indique la mort ou la maladie très grave.

Quand on a des cauchemars, on urine dans une bouteille et on la bouche hermétiquement. Aussi longtemps qu'elle reste bouchée, la sorcière (cause du mal) ne pourra pas uriner, et elle sera obligée de venir implorer de vous sa délivrance. Il ne faut jamais uriner sur un cimetière ou dans une haie, vous gagneriez une blépharite.

La fiente humaine a été très employée comme remède ; elle est aussi fort usitée contre les sortilèges, dit Ettmuller. On l'applique seule ou bien avec de l'ail sur la douleur ou bien avec de *l'assa fœtida*, et tout ce que le sorcier mange sent si fort la fiente et l'ail qu'il est contraint de lever le sortilège.

Le docteur Gaillard, de Sainte-Marie-de Ré, a communiqué qu'un de ses clients atteint d'un ulcère de jambe s'est pansé tous les jours... avec ses propres matières fécales qu'il écrasait sur une compresse ; malgré les quolibets de ses voisins, il a continué sa thérapeutique, aussi dégoûtante qu'inédite et il a guéri !

L'opothérapie placentaire remonte jusqu'à Hippocrate et probablement bien plus haut, puisque le Père de la Médecine a résumé les connaissances thérapeutiques de son temps. Au Maroc, où l'organothérapie placentaire est en usage, certaines femmes qui veulent avoir des enfants mangent le placenta du chat.

Dans les pays musulmans on croit communément

que quand une femelle mange son placenta, elle procrée ensuite un mâle. Ce serait pour ce motif qu'au Maroc, on empêche — comme partout ailleurs — l'exercice de l'instinct de la placentophagie chez les animaux domestiques.

Ainsi, pour les Marocains, la placentophagie aurait une action favorable contre la stérilité et les affections de l'encéphale ; elle hâterait en plus la délivrance et même la terminaison de l'accouchement.

On pouvait en rire, hausser les épaules il y a quelques années, avant les travaux de Brown-Séquard et la reconstitution des méthodes opothérapiques, mais aujourd'hui personne ne peut plus ignorer l'extraordinaire puissance que possèdent sur nos tissus les sucs de certains organes.

Or les sucs placentaires sont précisément de ceux-là : ils relèvent, avec une singulière activité, les forces des accouchées, rétablissent la santé des organes génitaux et provoquent la mise en œuvre immédiate de la lactation.

Mme Toussaint, sage-femme très instruite, nous dit avec une logique que l'on est peu habitué à trouver chez une femme : « Rien n'est plus stupide, plus contraire aux vues de la nature que cette coutume irraisonnée qu'on rencontre dans beaucoup de nos campagnes, d'empêcher les vaches, les juments et les brebis en gésine de dévorer leur arrière-faix. Il faut au contraire les y pousser et savoir décider les femelles hésitantes, en saupoudrant le placenta d'un peu de sel marin. Quant aux femmes en couche, malgré les protestations dégoûtées qui viendront, en me lisant,

sur les lèvres de beaucoup d'entre vous, ô accoucheurs et accoucheuses, servez-leur, croyez-moi, quelques fragments de leurs propres placentas et vous m'en direz des nouvelles. »

Vous verrez combien vous assurerez aussi de rapides relevailles, avec quelle abondance et quelle promptitude la lactation s'établira. N'oubliez pas que, même chez des femelles non pleines, chez des femelles vierges, on peut faire apparaître la sécrétion lactée par la simple alimentation placentaire.

Nos anciennes pharmacopées estimaient fort les os humains; elles recommandent l'huile distillée de tartre et d'os humain, et l'esprit volatil d'os humain.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le phosphate de chaux est d'un usage courant en thérapeutique. Seulement, au début de la médecine, on l'utilisait sous forme bizarre et même repoussante.

Quand il connut le feu, le sauvage réduisit en cendres les cadavres de ses ancêtres. Ces cendres, pensait-il, avaient des propriétés spéciales, et communiquaient les qualités du mort. Aussi, dans de hideux banquets, mélangeaient-ils à leur boisson les cendres de leurs parents.

Quand un adolescent pisse au lit toutes les nuits, faites-le boire sur des ossements humains, et il se rétablira (Bas-Poitou).

Il y en a, dit Pierre-André Matthiole, dans ses *Commentaires*, il y en a qui croient que les os des corps morts, réduits en poudre et baillés en breuvage, profitent contre diverses infirmités du corps en appropriant chaque os à son membre. *J'ai vu souvent l'os*

de test humain servir grandement au haut mal, aux coliques graveleuses et autres douleurs de reins.

Dans d'autres cas, l'os confère ses propriétés sans qu'il soit besoin de l'ingérer. On pend les os de ses ancêtres à la porte de sa cabane; on porte comme trophée le crâne de son ennemi; la simple vue suffit pour amener la guérison. Dans certains pays, l'on est encore persuadé que les taches de naissance s'effacent quand on les met en contact avec la main d'un mort.

Pour faire disparaître les poireaux, frottez-les avec un brin de paille qui a été en contact avec un cadavre; mettez alors la paille en terre et priez neuf jours durant, pour le repos de ce mort; quand la paille sera entièrement pourrie, les poireaux auront disparu.

Un fait rapporté par un chroniqueur, à la date de 1622, nous montre comment les superstitions les plus étranges amenaient parfois d'horribles attentats.

Le 24 janvier de l'année en question, on tenaillait au fer rouge, puis l'on rouait vif un voleur de profession, qui aurait avoué le meurtre de quatre personnes. Sa dernière victime avait été une jeune femme enceinte, qu'il avait égorgée dans l'unique but de se procurer le talisman indispensable pour la réussite de ses opérations financières. Les voleurs de la guerre de Trente Ans étaient persuadés que la possession du bras ou de la main d'un fœtus humain leur garantissait d'une part l'invisibilité, d'autre part la découverte de tous les trésors cachés; plus encore que le doigt du pendu, cueilli sur le coup de minuit, dans les chaînes d'un gibet.

Parfois ils se contentaient de tuer un passant pour

lui enlever les « rognons », et, faire avec cette graisse humaine, des chandelles possédant les mêmes propriétés.

La graisse humaine a servi aux usages les plus variés; aussi ne reculait-on devant rien pour s'en procurer. Le grave historien de Thou a rapporté, à cet égard, un détail qui fait frissonner :

« Aussitôt, à un certain signal, la populace accourut en fureur et jeta tous ces corps dans la rivière, à la réserve des plus gras qu'on abandonna aux apotiquaires qui les demandoient pour en avoir la graisse. » (*Histoire universelle.*)

La scène se passe à Lyon en 1572; les cadavres que l'on jette à l'eau, sont ceux des protestants victimes du massacre de la Saint-Barthélemy.

A l'époque où Balzac écrivait les *Mémoires de Sanson*, il était en rapport fréquent avec la famille du bourreau, qui habitait alors rue Albouy. Il paraît, au témoignage des habitants de cette maison, que les gens du quartier et même de quartiers éloignés, venaient sans cesse demander à acheter de la graisse de pendu ou de guillotiné, ce qui, pour eux, était tout comme. Les aides du bourreau leur vendaient consciencieusement du saindoux, provenant de la charcuterie voisine, mais qu'il avait soin de renfermer dans des pots recouverts de papier rouge. Et le client se retirait enchanté de posséder le précieux talisman.

Avec la pièce dont l'assemblage forme le *crâne*, on a composé une foule de médicaments destinés à combattre les attaques d'épilepsie.

Pour faire le magistère du crâne humain, écrivait

Lemery en 1738, on calcine le crâne et on le pulvérise subtilement. Mais ce magistère n'est qu'une tête morte privée de vertu; on fera bien mieux d'employer à sa place le crâne d'un jeune homme mort de mort violente.

Le crâne humain faisait partie intégrante d'une série de remèdes, tombés depuis dans un juste oubli : *l'eau d'hirondelle composée, la poudre céphalique d'Angleterre*, etc.

Les droguistes anglais, surtout ceux de Londres, vendaient, outre le crâne des criminels nouvellement pendus, « dépouillé de son panicule charnu, vidé de son cervelet et de tout ce qu'il contient, bien lavé et séché », des têtes de mort sur lesquelles se trouvait une petite mousse verdâtre qui portait le nom d'*usnée*

Cette mousse, les pharmaciens et chirurgiens allaient la recueillir, avec toutes sortes de pratiques dévotieuses, sur la tête des squelettes qui ornaient autrefois les fourches patibulaires; ils la conservaient avec le plus grand soin et ne la livraient aux clients que dans les cas désespérés.

Parmi les charmes curatifs qui se pratiquent dans l'Inde, nous citerons deux exemples qui ont quelques rapports avec la médecine des signatures, et serait en quelque sorte un envoûtement de la maladie elle-même.

Là où fait défaut une vertu réelle ou nominale, nous voyons le guérisseur recourir à des indications : — dirai-je plus subtiles ou plus grossières ? — en tout cas plus concrètes encore. Ce sont alors les charmes

de sympathie qui entrent en jeu, eux-mêmes différenciés en deux tendances.

Allopathie : le fiévreux est brûlant, la grenouille est froide au toucher; la fraîcheur de la grenouille rayée, liée de rouge et noir, et on lave le malade de façon que l'eau d'ablution retombe sur elle : « Que la fièvre, quelle qu'elle soit, passe dans la grenouille ! » Ensuite, — les traités ne s'en expliquent pas, — on lâche la bête, qui emporte, éteinte désormais et inoffensive, la chaleur qu'on y a versée.

Hœméopathie : le malade a la jaunisse, il est jaune, c'est un teint qui n'est point naturel; au contraire, certains oiseaux sont naturellement jaunes; si l'on fait passer dans ces oiseaux la couleur jaune du malade, elle s'y trouvera dans son milieu normal, elle y restera, elle y émigrera volontiers. — On procède de même que ci-dessus, après avoir attaché sous le lit quelques oiseaux jaunes, liés à la patte gauche d'un fil jaune.

« Que ton mal de cœur et ton teint jaune se lèvent et suivent le soleil »; lui aussi est jaune; — « des couleurs du taureau rouge nous t'enveloppons. Dans les perroquets et dans les grives, nous déposons ton teint jaune, et puis dans les courlis, ton teint jaune, nous le déposons ». Mais le charme est en même temps allopathique, en ce qu'on administre au sujet une potion d'eau claire où l'on a infusé des poils de taureau rouge. Mythiquement, ce taureau est le soleil, et la vache rouge, l'aurore.

Contre les vers intestinaux. — Le motif dominant, c'est l'écrasement des parasites. Mais on ne peut les

atteindre, là où ils sont : il faut donc les écraser en effigie, et pour cela, manier un pilon, broyer des objets qui les représentent ou les substances qu'on donne à ingérer au patient. On prend un roseau tacheté de noir ou une racine de karira (*Capparis aphylla*); on y entortille, de droite à gauche, des poils de la queue d'une vache, et on les écrase avec une pierre; on en jette les morceaux au feu, et on fait respirer la fumée. On broie du sable fin dans la main gauche, le regard tourné vers le sud, et on le répand doucement sur le malade. Si c'est un enfant, on le place dans le giron de sa mère, et on lui touche trois fois le palais avec le bout du pilon enduit de beurre, qu'on ramène d'arrière en avant. On traite de même par broyage vingt et une racines d'andropogon, et l'on en administre la poudre, qui peut-être en effet est un vermifuge. On se garde enfin d'oublier la vertu de l'eau mélangée de sampata, et l'on asperge largement le sujet, pour finir. Observer, dans ces pratiques, la prédominance de la gauche : c'est que les vers sont des démons, ainsi qu'on va le voir.

Les bizarres attributs que le sorcier poète assigne à ces parasites incommodes, les sobriquets aux consonances peu sanscrites dont il les affuble, les font confiner de fort près à ces démons autochtones et monstrueux que nous avons déjà rencontrés sur notre chemin. Au fond, vers et démons, pour lui, c'est tout un, et son hymne, comme sa médication, a tout l'air d'un exorcisme.

Atharva-Véda — « 1. J'invoque (?) le Ciel et la Terre. J'invoque la déesse Sarasvati, j'invoque Indra

et Agni et je leur dis : Broyez le ver. — 2. O Indra, roi des trésors, tue les vers de cet enfant. Tués sont tous les malins par ma puissante parole. — 3. Celui qui rampe autour des yeux, celui qui rampe autour du nez, celui qui pénètre entre les dents, ce ver nous le broyons. — 4. Les deux qui sont pareils, les deux qui ne le sont pas, les deux noirs, les deux rouges, le brun et celui qui a les oreilles brunes, et le coucou (?), les voilà tués. — 5. Les vers aux épaules blanches, les noirs aux pattes de devant blanches, quels qu'ils soient, les vers de toutes formes, nous les broyons. — 6. Le soleil se lève à l'orient visible à tous, tueurs des invisibles, frappant les visibles et les invisibles, et broyant tous les vers. — ... 9. Le ver à trois têtes, à trois chefs, bigarré, blanchâtre, je lui brise les côtes, je lui fends la tête. — 10. A la façon d'Atri, ô vers je vous frappe, à la façon de Kanva, de Jamadagni ; de par la formule d'Agastya, moi j'écrase les vers. — 11 Tué est le roi des vers, et tué son lieutenant ; tué est le ver, tuée sa mère, tué son frère, tuée sa sœur. — 12. Tués sont ses commensaux, et tués ses voisins ; et même les tout petits, tous les vers sont tués. — 13. Et tous les vers mâles, et tous les vers femelles, avec la pierre je leur brise la tête, avec le feu je leur brûle la gueule. »

(*A suivre.*) C. B.



La Doctrine de saint Jean de la Croix [1]

Ce collaborateur de sainte Thérèse nous a légué un des systèmes les plus clairs de la vie contemplative ; on y retrouve le trait essentiel de toute morale : la renonciation. L'effet de cet acte, qu'il appelle *nuit*, est analysé dans les œuvres du premier des carmes déchaussés plus en détail que chez n'importe quel autre mystique chrétien, et bien plus profondément aussi.

Cet homme se meut dans l'Absolu ; c'est pour cela que ses paroles sont simples, et que ses pensers atteignent sans effort des hauteurs aussi grandes, bien que différentes, que ceux des anciens de l'Orient.

Trois chemins s'ouvrent devant nos pas ; un seul, celui qui est étroit, conduit à la montagne verdoyante du Carmel. Les deux autres, également larges, mais de directions différentes, mènent l'un à la conquête des biens de ce monde, l'autre à la conquête des biens célestes.

En voici les étapes :

Biens terrestres	Repos	1	Savoir	Biens célestes
	Science	2	Consolations	
	Honneurs	3	Joies	
	Liberté	4	Sureté	
	Voluptés	5	Gloire	

(1) Doctrine identique à celle de Krishna.

Considérez ces deux séries : l'arrière-pensée de leur auteur a quelque chose d'effrayant, tant elle est profonde.

Il est simple, en effet, de renoncer aux biens de la terre, à une vie paisible, honnête, civique, et à la somme de bonheurs tangibles qu'elle procure.

Mais, j'en appelle ici à ceux qui connaissent l'insupportable chaleur qu'allume dans leurs entrailles le désir des choses du Ciel :

La soif de connaître, de scruter les mystères de la Nature et de l'Homme, de posséder quelque puissance pour faire le bien ;

La douceur de se sentir guidé par l'invisible, de l'apercevoir dans le sommeil, de reconnaître sa main dans la trame de notre existence ;

Les joies des rencontres angéliques, les béatitudes du cœur, de l'intelligence et du goût ;

L'inébranlable confiance, la foi toute-puissante, la saveur de l'éternité ;

Les magnificences intérieures des gloires paradisiaques :

Devant toutes ces merveilles, pour la possession de la moindre desquelles on donnerait dix fois sa vie, Jean de la Croix nous dit : « Rien, rien, rien, rien et rien ; renonce à savoir quelque chose d'intellectuel ;

« Renonce à toute consolation ;

« Renonce à toute conversation ;

« Renonce à toute certitude ;

« Renonce enfin à l'espoir même de la récompense.

« Tu seras d'autant plus que tu voudras être moins. »

Ces quelques paroles contiennent tout le travail ; aussitôt que réalisées, le but est atteint, les routes s'arrêtent, le disciple est sur la montagne, il y aspire les sept dons de l'Esprit, il y expire les sept vertus cardinales et théologales ; il est assis au banquet perpétuel, dans le silence divin de la Sagesse. « Depuis qu'il est établi dans le Rien, rien ne lui manque ; tout lui est donné sans qu'il le cherche quand il ne désire pas par amour-propre. » Il est juste, il n'y a plus de loi pour lui.

La connaissance rationnelle de Dieu s'appelle métaphysique, théodicée ou théologie naturelle.

La connaissance supra-rationnelle de Dieu s'appelle, en théorie, théologie spéculative, qui interprète les données de la révélation, et, en pratique, Théologie mystique, qui s'entraîne à vérifier par l'expérience les dogmes de la foi.

Notre auteur ne s'occupe que de ces dits entraînements, qu'il divise en trois degrés :

Le purgatif, décrit par la *Montée du Carmel* ;

L'illuminatif, décrit par la *Nuit obscure*.

Et l'unitif, décrit par le *Cantique spirituel et la Vive flamme d'amour*.

***

LA MONTÉE DU CARMEL

LA NUIT OBSCURE DES SENS ET DE L'ENTENDEMENT

Dans le degré purgatif, l'exercice de la volonté est de rigueur.

Renoncer aux perceptions sensorielles dans ce qu'elles nous apportent d'agréable et dans ce en quoi elles sont des chaînes pour nous, puisque l'affection égoïste lie la volonté. Tout l'être, toute la beauté, toute l'excellence, toute la sagesse, toute la puissance, toutes les douceurs, toute la gloire des créatures ne sont rien auprès des merveilles de Dieu. De plus, les appétits sensoriels fatiguent, tourmentent, souillent, obscurcissent et affaiblissent l'âme : quelques minutes de méditation peuvent nous convaincre de ces cinq effets.

Un appétit irréfléchi, celui où la volonté raisonnable ne prend aucune part, n'est qu'un faible obstacle à l'union mystique. Seulement, il faut arriver à dominer toute impulsion, à refuser toute faute, même légère : en somme ne se permettre aucun désir, aucun acte dont l'exécution semblerait devoir faire plaisir au moi.

Comment vaincre ses passions ?

1° Aimer Jésus assez pour vouloir agir comme Il l'aurait fait Lui-même à notre place ;

2° N'accepter aucune perception des sens qui ne tende à Dieu ;

3° Choisir le difficile, l'insipide, le déplaisant, l'attristant, le travail, le moins, le plus méprisable, ne rien vouloir.

Ou bien :

1° Se mépriser ;

2° Parler à son désavantage ;

3° Avoir peu d'estime de soi, et désirer que les autres fassent de même à notre égard.

Ou encore :

1. Pour goûter à tout,
Ne prenez goût à rien.
2. Pour arriver à savoir tout,
Ne désirez rien savoir.
3. Pour parvenir à posséder tout,
Veuillez ne posséder rien.
4. Pour arriver à être tout,
Veuillez n'être rien.
5. Pour parvenir à ce que vous ne goûtez pas,
Allez par ce qui vous déplaît.
6. Pour acquérir ce que vous ignorez,
Allez par où vous ne savez pas.
7. Pour atteindre ce que vous ne possédez pas,
Traversez ce que vous n'êtes pas.
8. Pour être ce que vous n'êtes pas,
Passez par ce que vous n'êtes pas.
9. Quand vous vous arrêtez en quelque chose,
Vous cessez de vous livrer au tout.
10. Car pour venir du tout au tout,
Vous devez vous renoncer du tout au tout.
11. Et quand vous parviendrez à posséder le tout,
Vous devez le posséder sans rien vouloir.
12. Car si vous voulez avoir quelque chose en tout,
Vous n'avez pas purement votre trésor en Dieu.

Ces travaux ne peuvent pas être accomplis par l'effort de la volonté froidement systématique ; il y faut la chaleur de l'amour de Dieu, qui seul peut pacifier notre vie sensorielle.

*
* *

LA MONTÉE DU CARMEL
DE LA FOI

Imposant silence aux conceptions naturelles et aux raisonnements intellectuels, on marche dans les ténèbres invincibles de la foi.

Cette seconde partie de la Nuit est la plus obscure. Le domaine de la foi est infiniment plus vaste et plus haut que la plus haute des intelligences : après s'être détaché des objets sensibles, il faut se dégager des objets mentaux, et même des dons surnaturels.

La foi produit le vide dans l'entendement.

L'espérance, le produit dans la mémoire.

La charité, le produit dans la volonté.

Aucune créature, aucun sentiment humain, aucune notion intelligible ne peut être un moyen immédiat de l'union mystique, car tout le relatif est infiniment loin de l'Absolu.

Il y a deux sortes de perceptions spirituelles, ou, pour mieux dire, supra-mentales ; les premières sont des visions, des révélations, des clairaudiences, des goûts, des tacts intérieurs. Les autres sont une connaissance de foi obscure et une.

Il ne faut pas rechercher les premières ni s'enquérir d'où elles viennent, car cela diminuerait la foi, l'essor, la nudité d'esprit, l'abandon ; leur côté sensible n'est que l'accessoire ; le prix qu'on y attache les rend inutiles, et facilite leur imitation par le diable. Elles peuvent aussi bien avoir comme origine un objet phy-

sique qu'un objet invisible ; mais, même quand elles forment la base voulue d'une méditation pieuse, elles ne procurent qu'une approche de l'union divine (1), bonne pour les seuls commençants, qu'un plaisir psychique dont il faut savoir se priver.

Voici trois signes qui, s'observant à la fois, indiquent le moment de quitter la méditation discursive.

1° L'impuissance d'imaginer, le dégoût de cet exercice ;

2° La cessation du désir de contempler des objets internes ou externes ;

3° La joie intime de l'inaction psychique, avec la sensation de la présence divine, d'abord presqu'imperceptible, mais s'affirmant peu à peu avec accroissement de quiétude.

Toutefois, il est avantageux de revenir de temps à autre à la méditation, lorsque le besoin s'en fait sentir.

Quant aux révélations intérieures, dites symboliques, il y faut du discernement : toute forme est une porte ouverte aux Ténèbres ; c'est une école, une gymnastique provisoire.

Il faut suivre ce cours sans s'y attacher du fond du cœur, sans les rechercher, sans les provoquer. La circonspection la plus prudente est de règle, qu'il s'agisse de perceptions corporelles, de perceptions imaginatives, ou de connaissances de l'âme (1).

---

(1) C'est-à-dire en langage moderne : phénomènes matériels comme télépathie, spiritisme, magnétisme, magie ; ou perceptions psychométriques, symboliques, prescientes ; ou perceptions d'un plan paradisiaque dont les vibrations sont trop fines pour notre système nerveux conscient.

Ces dernières se produisent en dehors de tout sens et de toute faculté mentale, dans un état passif de la volonté. A ce moment, il est bon que le contemplateur apprenne à oublier, afin de rester ouvert à l'action de la grâce. Notre auteur les classe ainsi :

1. Visions d'objets physiques de tout l'Univers;
2. Visions d'esprits, d'anges, de l'essence divine;
3. Intelligences abstraites des vérités divines, concernant les créatures et le Créateur ; ces dernières sont indescriptibles. Exemple : le ravissement de saint Paul ;
4. Révélations des secrets de toute nature, des articles de foi;
5. Raisonnements intérieurs;
6. Paroles formelles, comme entendues d'un tiers : les ordres de Dieu ;
7. Paroles substantielles, productrices de la chose qu'elles énoncent, comme celles de Jésus-Christ;
8. Sentiments spirituels, soit touchant la volonté, soit supérieurs à celle-ci; leur cause déterminante est inconnaissable;

*
* *

LA MONTÉE DU CARMEL, LA NUIT OBSCURE DE LA MÉMOIRE ET DE LA VOLONTÉ

Oublier les notions mnémoniques acquises par le témoignage des sens, sauf celles qui ont trait aux choses divines: ainsi on diminue les raisonnements imparfaits, les associations d'idées, les actes mélangés,

le renouvellement des convoitises, les suggestions du Malin ; on augmente la paix intérieure.

Ne pas faire effort non plus pour retenir les perceptions et les notions reçues par une voie surnaturelle, sans quoi on s'expose à se tromper, à être vaniteux, à se faire tromper par le démon, à diminuer l'espérance, et à affaiblir notre idée de Dieu.

Dès que la connaissance est reçue, quelle qu'en soit la nature et la source, l'homme spirituel doit s'élever par un élan d'amour au-dessus de ces images dans une abnégation absolue.

Quant à la volonté, quatre passions la lient d'ordinaire : la joie, l'espérance, la douleur et la crainte ; ce sont les quatre animaux d'Ézéchiel.

Il y a six sources de joie :

1° Les biens temporels qu'il ne faut accepter que pour le service de Dieu;

2° Les biens naturels, les qualités physiques et morales qu'il ne faut employer que pour le service de Dieu;

3° Les biens sensibles procurés par les perceptions, en les élevant vers Dieu.

4° Les vertus morales qu'il faut exercer en vue de Dieu, dans l'humilité ;

5° Les biens surnaturels, miraculeux, thaumaturgiques, qui n'ont pas d'importance réelle pour celui qui les reçoit ;

6° Les biens spirituels, mystiques, subjectifs, dans l'usage desquels il faut par-dessus tout éviter la jouissance propre ; Dieu n'est lié à aucune forme.

La même analyse peut se répéter facilement pour les trois autres passions.

*
* *

LA NUIT OBSCURE

Les sept principales imperfections des commençants sont : le désir d'être les premiers parmi les novices, la cupidité des dons de Dieu, la sensualisation des impressions de la grâce, le dépit impatient, la recherche passionnée des douceurs, la jalousie et la tiédeur.

La nuit des sens se manifeste par une insipidité dans les créatures et les choses divines; — par un souvenir anxieux de Dieu ; — par la sécheresse, l'impuissance à méditer.

Il suffit ici de se tenir tranquille et de prier sans cesse, même sans élan.

Viennent ensuite les tentations de toute intensité qui se présentent à l'imagination : luxure, blasphèmes, scrupules, etc.

La nuit de l'esprit commence alors. Après des alternatives de sécheresses nouvelles et d'éclairs d'illumination, la lumière agit ; l'âme se croit rejetée à cause qu'elle se voit telle qu'elle est ; elle défaille dans une agonie de désagrégation, de dénudement, d'impuissance à agir : elle descend toute vivante en enfer. Aucun livre, aucun homme, ne peut l'aider ; le remords, l'impossibilité de prier, de penser, l'accablent à plusieurs reprises, séparés par quelques éclaircies.

De tout cela jaillit un amour véhément ; l'entendement s'illumine ; la sécurité intérieure s'établit ; la

sagesse secrète se communique au-dessus et en dehors du mental ; l'âme s'élève par dix degrés : la langueur défaillante, la recherche du Bien-Aimé, l'énergie, la souffrance constante et patiente, l'impatience dévorante de Dieu, la course vers Lui, la hardiesse, la béatitude intermittente, l'ignition, et l'union *post-mortem*.

Dans toute cette ascension, les vertus théologales revêtent l'âme comme de trois tuniques ; le démon ne peut plus l'approcher. Aucune créature ne la voit, elle n'en regarde aucune, elle ne regarde que Dieu.

∴

LE CANTIQUE SPIRITUEL

Selon les commentateurs, cette œuvre expose les degrés de la vie unitive. C'est une tendance fâcheuse, à laquelle obéit et l'enseignement oral des séminaires et l'enseignement écrit des ascétiques, que de vouloir, de propos délibéré, partager en tranches nettes les phases de l'évolution mystique.

Il n'est pas vrai que l'homme puisse quitter d'abord la vie active, puis ne plus vivre que dans la contemplation ; personne ne peut vivre sans agir physiquement.

Il n'est pas vrai que, dans la vie contemplative, le disciple se purifie à fond d'abord, s'illumine ensuite complètement, et s'unifie enfin. Ces trois modes de la grâce ne sont pas successifs mais simultanés ; l'Esprit ne suit pas ce que l'homme appelle un enchaînement logique. L'union peut se produire sans illumination,

avant même que le disciple soit pur ; et ainsi de suite. L'exposé de la théologie mystique ne doit être considéré que comme un système ; qui réalise une seule parole de l'Évangile, du fond du cœur, celui-là est uni.

Ceci bien entendu, continuons d'exposer la doctrine de Jean de la Croix.

(*A suivre.*)

SÉDIR.



AU PROGRÈS DE L'HUMANITÉ

Puissant grand maître, à notre retour de l'excursion obligée que nous avons faite dans les régions de Valence, d'Andalousie et du Portugal, nous trouvons l'avis que le 8 mai dernier votre suprême Conseil nous a fait parvenir, en même temps que le programme du Congrès spiritualiste. J'aurais voulu pouvoir assister à ce Congrès et lui offrir le concours des nombreuses bonnes volontés, des adeptes espagnols mais, il suffit de fixer les yeux, même superficiellement, sur la situation de la malheureuse Espagne pour se faire une idée de la terreur et de l'abaissement dans lesquels vivent aujourd'hui les Libéraux Espagnols qui sont obligés d'employer toute leur énergie à se défendre contre les ennemis de la lumière et du progrès. En Espagne, aujourd'hui, on doit s'occuper de démolir au lieu d'édifier. Le Sénat vient de voter une loi qui nous met politiquement plus bas que la Russie, la Turquie ou le Maroc. Pour une simple dénonciation anonyme, disant qu'à tel endroit se tient une réunion de personnes qui conspirent, c'est la prison sans jugement.

Si la Chambre des députés adopte cette loi, c'est l'exil pour tous ceux qui pourront s'expatrier.

Votre suprême Conseil comprendra donc que l'Espagne bien loin de pouvoir donner son aide à tout ce qui parle de science, de liberté, d'amélioration sociale, a besoin au contraire qu'on vienne à son secours.

Il comprendra que les idées de paix et de civilisation doivent être propagées en Espagne par d'autres efforts que ceux que nous sommes obligés de faire, à cause de la guerre que nous font nos ennemis.

Je fais des vœux fervents pour votre œuvre grandiose à laquelle nous nous joignons de cœur et d'âme, sinon de corps.

Que votre suprême Conseil accepte nos sincères félicitations et notre respectueux salut.

Fraternellement

ISIDORO VILLARINO.

EXPLICATION A FOURNIR

Quelques amis à qui j'ai signalé un fait incroyable dont j'ai été témoin m'engagent à en informer, par la voie de l'*Initiation*, les œdipes de la science officielle.

Voici la chose. J'ai été dernièrement en présence de ce qu'on appelle *un fou* et de ce qu'on appelle *une folle*. Le premier est encore dans une maison de santé très connue; la seconde est soignée chez elle par un de nos docteurs les plus en renom. CINQ JOURS avant l'incendie de l'Hôtel de la rue Guttenberg, la « folle » m'a dit: « *On s'occupe trop de l'électricité qu'on ne connaît pas; la terre est électrisée, je le vois bien, et il va y avoir des catastrophes; un de ces quatre matins, vous verrez flamber la maison des Téléphones. Je vois cela, et l'on dit que je suis folle; cependant je ne suis qu'une réflexion et je réfléchis ce que je reçois* »... TROIS JOURS avant l'incendie en question, le « fou », qui était très agité, m'a dit: « *Tout s'électrise, les fils électriques me font du mal, je ne peux pas passer près des rails, ça m'hallucine, je suis halluciné et je vois l'hôtel des Téléphones qui brûle* »...

La « folle » et le « fou » ne se sont jamais vus; mais comme j'ai été en relations avec eux, on est

libre de croire que j'ai pu être un véhicule télépathique entre eux.

Nos savants en *us*, qui savent expliquer tant de choses, voudront-ils bien nous expliquer celle-là? Ce serait parfait, si le Grand Maître de l'Université, qui doit être plus savant que tous les savants qu'il diplôme et récompense, voulait bien nous donner à ce sujet sa haute opinion ministérielle.

En attendant, je ne puis me défendre de rappeler aux lecteurs de l'*Initiation* les mots suivants, qu'un M. Platon, très connu dans nos lycées, a écrits, il y a un peu plus de vingt-deux siècles, dans un ouvrage appelé *le Timée* :

Dieu a joint la prophétie avec la démence ; et il est aisé de se convaincre de cette vérité si l'on prend garde que personne ne prophétise véritablement que lorsqu'il est hors du sens ; c'est-à-dire lorsque Dieu, ou le sommeil, ou quelque maladie lui ôtent l'usage de la raison. Et comme ce n'est que par la raison qu'on juge des choses, voilà pourquoi les prophètes n'entendent jamais ce qu'ils voient, et on est obligé d'avoir recours à des interprètes qui, n'étant pas dans la passion, expliquent par des raisonnements fondés sur l'expérience, ce que les prophètes ont vu (1).

Quels meilleurs interprètes pouvons-nous avoir, pour le fait signalé plus haut, que les savants de la science officielle ?

J'attends leur explication.

TEDER.

(1) T. III, p. 71-72.

La peinture spiritualiste

Ses éléments constitutifs

L'Art pictural, tel qu'il apparaît à nos sens, comprend un principe mentalisé, une intelligence et une technique adéquate à l'intensité vibratoire réalisée. Dans l'art comme dans l'occulte, tout n'est que vibrations et depuis les infinies splendeurs de l'Inspiration jusqu'à la ligne représentative de l'Idée, il y a un clavier vibratoire de toutes les transformations par lesquelles passe l'œuvre à travers l'artiste.

On ne crée pas une œuvre d'art, on la transmet. On transmet le principe d'Inspiration à l'état compréhensif. Et les artistes sont les grands canaux de flux et de reflux, d'Aspiration et d'Inspiration, qui transmettent au monde sensible la tradition de la Beauté, selon les voies d'évolution qu'elle suit. Le point d'appui mental synthétise en Idée les aspirations de l'artiste et les inspirations des mondes éternels. L'artiste par ses aspirations domine l'objectivité, franchit les plans supérieurs et devient réceptacle d'inspirations, faibles ou intenses, qu'il rassemble en une Idée génératrice ou point d'appui mental de son œuvre future. L'Inspiration vient donc de la Beauté immuablement fixée, qui projette ses pouvoirs dans le principe men-

tal de l'artiste vainqueur de l'objectivité ; pouvoirs que celui-ci synthétise en une Idée subjectivement édifiée. De là l'Idéal de l'artiste.

C'est maintenant le principe intelligent qui va chercher les moyens de transposer le plus exactement possible, cet Idéal de l'artiste, dans le monde sensible. C'est maintenant que les lois rigides des formes vont venir s'imposer et vont soumettre l'œuvre de l'Idéal, au fur et à mesure qu'elle se condense, à des jougs arbitraires et inhérents aux plans plus denses qu'elle va traverser. L'intelligence doit donc apaiser ces deux ennemies en présence : la merveilleuse et fantastique chevauchée de l'Idéal, et la fixité des possibilités érigées en lois de construction du monde sensible. C'est alors le déchaînement tempêtueux d'une mer sauvage qui fracasse le système cérébral de l'artiste, et l'histoire de l'Art possède, hélas, sur ses rivages plus d'une « baie des Trépassés ».

L'Idéal résiste aux formes, pesantes et logiques, qui doivent le représenter. La matière se cabre refusant de s'assouplir aux exigences de l'Idée. Et c'est l'intelligence de l'artiste qui doit pallier, éviter, détourner ces deux adversaires, de façon à les confondre dans une même forme qui indique à la fois la loi du matériel choisi et l'Idée ordonnatrice de la construction. La loi du matériel constitue la technique, elle doit toujours être appropriée, c'est-à-dire qu'elle doit, par les formes, imposer l'Idéal au monde sensible. Si l'Idéal est Un, la technique est multiple. Elle est multiple par les combinaisons rythmées des formes et des valeurs qui offrent à l'imagination des

16

possibilités objectives d'édification, variables selon le tempérament de l'artiste.

La technique est « la plasticité infinie » et l'artiste la transforme sans cesse et la soumet aux exigences de de son Idéal. Il faut écarter de la technique ainsi envisagée, le métier, qui n'est qu'une trituration approfondie de la matière, et la formule de réalisation qui n'est que la faculté routinière d'assujettir un Idéal a une habileté sensible déjà éprouvée. L'Art spiritualiste dont je viens de dire les éléments constitutifs est celui où l'intelligence est complice de l'Idéal et où la matière est obligée de représenter l'Idée. Alors l'Œuvre brise tout, métier, formules, lois, portant toujours plus loin les possibilités de sa plastique.

(*A suivre.*)

RICHARD BURGSTRAL.
(1908.)



De la phase de transformation

PRÉLUDE DE L'ÉDUCATION POSITIVE

Entre tous les stades de l'évolution, il n'en est pas de plus important que celui marquant le passage de l'évolution négative ou inconsciente à l'évolution positive ou consciente, parce qu'il n'en est pas qui puisse avoir des effets plus sensibles et aussi importants pour la destinée future de l'individu suivant la voie qu'il lui sera donné de choisir.

Les stades de l'évolution négative qui partent des profondeurs de l'inconnu de la matière pour arriver à leur point culminant — 1 marquent le développement de l'individu dans la masse, dans la collectivité ; c'est la période d'inconscience, ou de développement matériel, intensif surtout dans ses derniers stades du règne hominal.

L'évolution négative touche à sa fin ; néammoins, dans cette période, l'individu est uniquement guidé par la collectivité qui lui dicte ses lois, lois purement matérielles ; la loi de la lutte pour la vie, par exemple.

Dans cette phase l'individu, dont l'idéal est ordinairement l'argent, n'obtient comme résultat de son travail, au point de vue de son évolution, que le déve-

loppement plus ou moins grand de sa volonté, suivant l'intensité du désir qui le travaille.

L'homme riche, en période d'évolution négative, et ne comprenant pas cette loi directrice primaire de la la société moderne : le travail, se trouve en de fort mauvaises conditions évolutives et peut subir des chutes morales désastreuses, s'il se laisse guider uniquement par la partie matérielle de son être, car il ne possède en lui, aucun stimulant, aucune force pouvant lui imprimer une direction fixe, utile au développement de sa volonté. Jésus disait : « Bienheureux les malheureux » parce que les nécessités de la vie les obligent à une tension continuelle de leur volonté, fort utile au développement moral de leur être déjà affiné par les souffrances et les privations.

L'homme de l'évolution inconsciente subit l'influence prédominante du destin et sa volonté ne se fait jour que pour des actes peu importants, pour le reste elle est le résultat des contingences du passé, de la fatalité, et de l'influence de la Providence qui imprime à la collectivité cette direction vers le mieux que nous nommons Progrès.

Cependant la volonté, aiguillonnée par le désir, se développe peu à peu et l'individu arrive enfin au point culminant de son évolution négative : — 1 pour passer ensuite au premier degré de l'évolution positive : + 1.

Là, commence le développement individuel de l'être. Nous ne voulons nullement dire que, arrivé à cette phase, l'individu ne soit plus soumis aux lois qui régissent la collectivité, mais qu'elles n'exercent

plus sur lui leur influence prépondérante ; la volonté de l'homme, suffisamment développée, a déjà la possibilité de dominer l'influence fatale que ces lois peuvent avoir sur son être. En un mot, l'individu initié sur son avenir, c'est-à-dire parvenu par l'initiation (qu'elle soit inductive ou objective peu importe) à la connaissance de la loi d'évolution peut déjà être l'arbitre conscient de son évolution et la diriger à son gré.

Là, commence la voie spirituelle, voie bien ardue quelquefois, non par les combats qu'elle nous contraint de livrer contre nous-mêmes et contre les autres, contre la collectivité, qui tend sans cesse à rabaisser à son niveau l'individu en période d'évolution positive, mais surtout par une sorte de dégoût, d'amertume, d'indifférence pour tout ce que renferme le monde, pour la vie elle-même ; états d'âme qui proviennent de la détente de certains ressorts secrets de notre être et que subissent tous ceux qui traversent cette phase de transformation.

A peine sur le chemin du spirituel, venant de quitter le matériel qui a été jusque-là le but de ses désirs, l'âme ne peut que ressentir le vide, car il résulte de ce qu'elle a perdu et de ce qu'elle ne possède pas encore, de ce qu'il lui faudra acquérir et de ce qu'elle n'atteindra peut-être pas de sitôt.

Cette phase de transformation est l'écueil sur lequel viennent se briser tous les désirs de développement spirituel de ceux qui ne se rendent pas exactement compte de la voie qu'ils doivent suivre, des dangers qu'ils y rencontreront, et se figurent qu'il suffit

d'abandonner le matériel pour posséder le spirituel ; enfin, de ceux qui ne savent pas que, pour passer *de* — 1 *à* + 1, il faut subir *o*.

Nous croyons donc utile de placer ici un conseil pour ceux de nos frères qui doivent traverser cette phase de transformation ; ce conseil découle de ce que nous avons dit plus haut de l'influence déprimante de la collectivité et de l'influence réconfortante de la Providence, il peut s'exprimer en deux mots :

SOLITUDE ET PRIÈRE

L'homme ne peut concentrer sa pensée que dans la solitude et seulement dans la solitude partielle ou totale ; par l'exercice de la prière surtout, il peut se libérer de cette force engloutissante qui s'appelle le monde, et qui, comme un poison subtil, corrompt peu à peu les âmes les mieux trempées.

Par la prière, l'homme s'attire l'influence de la Providence, il se relie avec le plan divin, source inépuisable de forces spirituelles qui retrempent l'homme, le réconfortent et le soutiennent dans ses épreuves.

Par la prière et l'isolement, l'initié verra enfin fleurir le rameau vert de l'Espérance et peu à peu il sentira ses forces morales se développer, il comprendra alors que l'esprit est tout, que la matière lui est soumise et ne sert qu'à le manifester, et voyant, par l'influence du spirituel sur le matériel, ses désirs les plus secrets se manifester les uns après les autres sur le plan physique au mieux de son évolution, il prendra connaissance de ses forces et remerciera Dieu, son Père, de sa grande bonté. JEAN SIPREL.

Erratum de l'article *Occultisme et spiritisme*.

Juin, 1908, n° 9, p. 228.

Une erreur de mise en page a fait retourner le dessin donné par M. Jean Siprel. Le cep de vigne devait avoir sa grappe pendante vers le sol et les deux feuilles et les deux vrilles devaient être dressées en l'air, comme on les trouve dans les prolégomèmes du « Livre des Esprits d'Allan Kardec ».

Et, en effet, la grappe symbolisant l'âme, l'esprit, tournée vers la terre et dominée par les vrilles, symboles d'idées avortées et élevées, indique les tendances spiritiques (esclaves des forces mauvaises de l'au-delà), assujettissant l'âme, l'esprit, sous la folie de ces idées avortées, pour leur barrer le chemin du ciel et les enfermer irrévocablement dans et sous la matière : 2 vrilles et 2 feuilles = 4 : □ représentant la forme, la matière se dressant sur la raisin 1, la feuille 1 et vrille 1 = 3 : △, l'esprit en évolution et dans la gravure, retourné = ▽, c'est-à-dire tenu en sujétion et dirigé vers la matière, l'erreur.



L'Esprit, seule réalité

A Monsieur Henri Poincaré, Membre de l'Académie des sciences.

Monsieur et illustre Maitre,

Voulez-vous permettre à un très humble penseur, qui ne reconnaît d'autre culte que celui de la vérité, de vous soumettre quelques réflexions qui lui ont été suggérées par la conclusion de votre remarquable livre *la Valeur de la science*.

« En résumé, dites-vous, la seule réalité objective, ce sont les rapports des choses, d'où résulte l'harmonie universelle ;

... *Tout ce qui n'est pas pensée est le pur néant*, puisque nous ne pouvons penser que de la pensée, et que tous les mots dont nous disposons pour parler des choses, ne peuvent exprimer que des pensées ; *dire qu'il y a autre chose que la pensée, c'est donc une affirmation qui ne peut avoir de sens.*

« Et cependant — étrange contradiction pour ceux qui croient au temps — l'histoire géologique nous montre que la vie n'est qu'un court épisode entre deux éternités de mort, et que, dans cet épisode même, la pensée consciente n'a duré et ne durera qu'un moment. La pensée n'est qu'un éclair au milieu d'une longue nuit, mais c'est cet éclair qui est tout. »

Il me semble, tout d'abord, que votre affirmation : « Tout ce qui n'est pas pensée est le pur néant » est en contradiction avec cette autre affirmation néantiste : « La

pensée n'est qu'un éclair au milieu d'une longue nuit. »

Voici pourquoi :

Quand vous avez écrit : « Tout ce qui n'est pas pensée est le pur néant », vous avez évidemment envisagé la pensée en elle-même sans vous préoccuper de sa genèse. Or, la pensée, à mon sens, est un phénomène, un effet, dont il convient de rechercher la cause. Pour que la pensée se produise, il faut nécessairement un penseur, qui, dans l'espèce, ne peut être que l'esprit. Certains savants matérialistes n'ont vu dans les phénomènes intellectuels qu'une « sécrétion du cerveau », mais je ne vous fais pas l'injure de supposer que telle soit votre opinion. Vous reconnaîtrez donc, j'ai lieu de l'espérer, que l'esprit est le générateur de la pensée et conséquemment votre affirmation doit être modifiée comme il suit : *Tout ce qui n'est pas esprit est le pur néant*.

Cette modification s'impose d'autant plus que chez l'immense majorité des hommes la pensée est, de sa nature, très variable, qu'elle change selon les lieux, les circonstances, les dispositions et les humeurs et de plus, qu'elle subit l'influence de l'ambiance tandis que l'esprit est stable *dans son essence*.

Donc, au lieu d'écrire : « Dire qu'il y a autre chose que la pensée, c'est une affirmation qui ne peut avoir de sens », il faut rectifier ainsi : « Dire qu'il y a autre chose que l'esprit, etc. ». Cette dernière déclaration est l'heureux et lumineux complément d'une autre, très précieuse, que je trouve dans votre précédent livre *la Science et l'Hypothèse*, et qui est reproduite par M. Sabatier, doyen de la Faculté des Sciences de Montpellier, dans son livre *la Philosophie de l'effort* ; c'est celle-ci : « Quelles que soient les notions nouvelles que les expériences nous donneront sur le monde, nous sommes sûrs d'avance qu'il y aura quelque chose *qui demeurera constant* et que nous pour-

rons appeler *énergie*. S'il n'y a donc autre chose que *l'esprit, générateur de la pensée*, l'esprit vient, dès lors, se substituer à l'énergie, et vous voilà en complète concordance avec M. Sabatier qui s'exprime comme il suit : « Un matérialiste aussi loyal et sincère que mal renseigné, me disait un jour d'un air triomphant : « Je suis matérialiste parce que la matière, ça se voit, ça se touche, mais l'esprit, ça ne se voit ni ça ne se touche. » N'est-ce pas le contraire qu'il faudrait dire ? S'il y a quelque chose qui nous fuit et nous échappe, c'est la matière ; à mesure que nous voulons la saisir, elle glisse entre nos doigts, et il n'en reste rien de solide, de précis, de nommable. Mais ce qui se manifeste, ce qui se constate, ce qui reste et ne passe pas, ce dont l'existence est certaine et s'impose à l'attention, c'est l'esprit, car *esprit et énergie sont une même chose.* »

Comme vous le voyez, monsieur et illustre maître, vous êtes tout à fait d'accord avec M. Sabatier, puisque avec lui vous déclarez *qu'il n'y a autre chose que l'esprit, cause génératrice de la pensée.*

J'ajouterai que non seulement la pensée est, de sa nature, variable et changeante, comme je l'ai dit, mais qu'elle constitue ou caractérise la personnalité d'aujourd'hui qui, en vertu de la loi du progrès, ne sera plus celle de demain, tandis que l'esprit, *fixe dans son essence*, constitue *l'individualité*, qui persiste à travers les différents stades de l'évolution de l'être.

Enfin, s'il n'y a autre chose que l'esprit se substituant à l'énergie, *la chose qui demeure constante*, nous pouvons avec vos propres données, conformées à celles de M. Sabatier, arriver à formuler scientifiquement cet aphorisme en concordance absolue avec les enseignements de la sagesse antique : *Tout est matière en apparence, tout est esprit en réalité ; la matière n'est que le revêtement passager d'une force spirituelle qui évolue et se manifeste.*

Songez-y, monsieur et illustre maître, le jour n'est peut-être pas éloigné où la science proclamera cette sublime vérité, que vous avez pressentie et presque formulée en vous-même ; ce jour-là, l'orientation de la mentalité humaine sera transformée. Alors, la vieille dispute des matérialistes et des spiritualistes n'aura plus d'objet ni de raison d'être ; le terrain d'entente entre les hommes sera trouvé. « En disant : « Tout ce qui n'est pas pensée (esprit), est le pur néant », vous avez prononcé la parole salvatrice ; vous avez cru, — peut-être dans un moment de mélancolie, — faire une déclaration néantiste ; en réalité, vous avez proféré la plus haute vérité transcendantale, tout en demeurant l'homme de science admirable que vous êtes.

Reste l'incidente de votre conclusion : « Et cependant — étrange contradiction pour ceux qui croient au temps — l'histoire géologique nous montre que la vie n'est qu'un court épisode entre deux éternités de mort, et que, dans cet épisode même, la pensée consciente n'a duré et ne durera qu'un moment. » Le temps n'existe que pour les êtres finis, vous le savez pertinemment, et je suis assuré que votre esprit, faisant abstraction des contingences terrestres, a, dès longtemps, acquis la claire notion de *L'éternel présent*. Quant à l'histoire géologique — et je serais heureux d'avoir votre sentiment à ce sujet, elle montre simplement qu'après la mort terrestre, les éléments chimiques constituant le corps physique se dissocient et rentrent dans le grand laboratoire de la nature. L'esprit, au contraire, principe de la vie, *seule vie réelle*, qui, durant « l'épisode » de l'existence terrestre, a animé le corps, son revêtement passager, son instrument de manifestation, l'esprit, essence impérissable, *unique élément stable de notre être*, reprend son indépendance avec son corps subtil, facteur important de son composé des éléments dans la période d'incarnation, qui n'a échappé à la dispersion des élé-

ments organiques pour remplir, dans une nouvelle vie, sur un plan supérieur un rôle analogue à celui que son corps matériel a joué pendant son séjour sur la terre. Darwin n'a envisagé que l'évolution physique dans les divers règnes de la nature; il s'est arrêté au point le plus intéressant, celui où l'évolution *cesse d'être physique pour devenir psychique*, c'est-à-dire au moment où l'être devient conscient, entre en possession de son libre-arbitre qui lui-même est progressif. — Il convient ici d'observer que l'hypothèse catholique d'une existence terrestre *unique* est inconciliable avec la loi d'évolution, et consacre une monstrueuse iniquité : L'inégalité profonde — physique, intellectuelle, morale et sociale — entre des êtres qui auraient une origine identique. L'évolution, qui implique des incarnations antérieures, successives, *simples étapes dans la vie totale*, explique, seule, et justifie cette inégalité.

Tel est l'enseignement de toutes les grandes doctrines orientales et occidentales, de tous les grands initiés, savants et philosophes spiritualistes, sous l'égide desquels je place mon infime personnalité. J'ai l'honneur de vous prier, monsieur et illustre maître, de vouloir bien élucider les points obscurs que je me suis permis de vous signaler, et dont l'importance ne vous échappera pas, pour l'édification de la mentalité de notre époque, qui, au point de vue de la croyance se débat dans les ténèbres entre deux dogmes également exclusifs, excessifs et intransigeants, le dogme romain et le dogme néantiste.

Veuillez, monsieur et illustre maître, excuser mon importunité, et agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

SPERO,

Rédacteur à l'*Initiation*, à la Revue du *Spiritualisme Moderne*, à *La Paix universelle*, etc.



PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

Orphée et les Orphiques

(*Suite.*)

Orphée et Eurydice

Mort d'Eurydice

Avant d'aborder la lutte du culte mâle, introduit par Orphée en Thrace et dans l'Hellade, et du culte femelle de Bendis-Bakkos-Dimorphos (à double forme), tâchons de discerner la part de vérité qui se cache sous la légende des amours d'Orphée et d'Eurydice et sous celle de leur mort, amours et mort qui ont inspiré nombre de poètes, de compositeurs dramatiques et lyriques, de peintres et de sculpteurs (1).

(1) Citons parmi les poètes : Virgile, *Géorgiques* (Liv. IV, fin) traduites en vers français par Delisle.

Ovide, *Métamorphoses*; *Politicon*, tragédie lyrique, 1483; *Orphée*.

Juan de Jaureguy y Aguélar (1624), *Orphée*, poème en 5 chants (espagnol).

Orfeo ed Eurydice, drame lyrique, Monteverde, 1647 (italien).

Gluck, *Orphée* (1774), livret de notre compatriote Moline, sujet qu'il a tiré d'un auteur italien inconnu, Casabigi.

Aucun moderne n'a encore remis ce sujet à la scène.

Orphée, dans son « Argonautiké » (v. 40) nous dit : « J'ai parcouru la route ténébreuse du Ténare et j'ai pénétré dans les enfers, poussé par mon amour pour mon épouse, et me confiant en la puissance de ma cithare. »

Que faut-il entendre par ce passage ? Orphée, étant un des plus célèbres mystatogues de l'antiquité, a dû suivre la méthode de tous les mystatogues et initiés et cacher sous une allégorie, une profonde vérité.

Mais, parlons d'abord de la mort d'Eurydice, première partie de la légende qui inspira les auteurs déjà cités. Eurydice mourut de la morsure d'un serpent. Sa mort fut plutôt ordinaire, car, à cette époque, la terre couverte de forêts, de terrains incultes, possédait une faune autrement dangereuse, redoutable que la nôtre.

Voyons comment certains auteurs expliquent ce fait et la légende de la descente d'Orphée aux enfers.

Falconnet dans ses *Petits Poèmes grecs* écrit : « La tradition des temps primitifs, à cet égard, semble avoir été adoptée par un insipide écrivain de l'Empire Grec appelait Tzetzès. Il dit, vers le commencement de sa *Chiliade*, qu'Orphée guérit sa femme de la morsure d'un serpent. C'était un secret qu'il tenait des Égyptiens ; mais, que celle-ci étant morte peu de temps après, peut-être par sa faute, ce double événement avait fait naître la tradition que le poète avait retiré Eurydice des Enfers pour l'y voir retomber ensuite. Ce récit s'accorde très bien avec la belle sculpture en relief de la cornaline du Palais-Royal. »

Virgile dans ses *Georgiques* nous dit également

que l'épouse d'Orphée mourut de la morsure d'un serpent, en fuyant, à travers champs, le berger Aristée qui la poursuivait de son amour.

M. Edouard Schuré dans ses *Grands Initiés* (Orphée) nous donne une autre version, version qui est, certes, fort intéressante, mais que nous n'avons pu retrouver dans aucun des auteurs anciens, malgré toutes nos recherches. M. E. Schuré n'appuyant jamais ses écrits d'aucune note indicatrice nette, nous n'avons pu contrôler l'authenticité de son récit. La légende de la mort d'Eurydice par M. Schuré est néanmoins assez dramatique, et c'est à lui que nous devons l'idée initiale de la mort d'Eurydice, mise à la scène dans notre « Orphée ou le Thérapeute par la Lumière Divine ».

Voici la légende que rapporte M. Schuré : Aglaonice, prêtresse de Bakkos, étant devenue amoureuse de la beauté de la jeune vierge Eurydice essaya de l'entraîner au culte infâme des Bacchantes.

Fascinée par les pouvoirs magiques d'Aglaonice, Eurydice allait devenir prêtresse de Bakkos quand Orphée en détruisant les charmes de la magicienne, arriva à temps pour la sauver. L'amour s'éveille alors dans l'âme d'Orphée et d'Eurydice, et Aglaonice, furieuse de son échec, empoisonne Eurydice.

Nous nous sommes éloignés assez considérablement de ce récit dans notre tragédie. L'amour passionnel d'Aglaonice pour Eurydice pouvant éveiller, sur nos scènes, des réprobations légitimes, nous avons fait Aglaonice (1) amoureuse d'Orphée. Eurydice, fiancée

(1) La lutte du culte mâle d'Orphée, importé d'Égypte, et du

d'Orphée, gênant Aglaonice, devait disparaître. Un amoureux, éconduit par Eurydice, va commettre le crime.

Aglaonice persuade Phaînopos, cet amoureux éconduit et cousin d'Eurydice, qu'en plaçant une couronne enchantée sur la tête d'Eurydice, celle-ci reniera son amour pour Orphée et deviendra amoureuse de lui. Le jour de l'hymen d'Orphée et d'Eurydice, Phaînopos se présente et pose cette couronne sur la tête d'Eurydice, mais la perfide Aglaonice a glissé dans la couronne un de ces serpents que les Bacchantes, comme les psylles et les fakirs de l'Inde, avaient l'habitude d'enchanter et d'employer dans leur culte magique. Bakkos-Poullax ou Bacchus-Serpent (1) était en effet le Dieu qu'elles invoquaient dans leurs rites de fascination. Le serpent, endormi et dissimulé dans la couronne, s'éveille soudain aux rythmes d'incantation d'Aglaonice, au moment où Eurydice a la couronne sur la tête et mord celle-ci au front. Eurydice meurt. Tel est le troisième acte de notre tragédie. On devine d'après cela qu'Orphée mourra frappé à son tour à mort par la prêtresse de Bendis-Bakkos, des Mainades, parce que, tout à son amour pour Eurydice morte, il aura repoussé la passion farouche de la Bacchante. En substance (et au point de vue passionnel), la tragédie roule donc sur la lutte de l'amour platonique, spiritualiste, l'amour des âmes (Orphée-Eurydice) et

culte femelle d'Aglaonice tient la scène pendant les deux premiers actes avant qu'Orphée paraisse. A la vue d'Orphée Aglaonice, éprise de sa beauté, abandonne momentanément sa haine de prêtresse pour se livrer toute à son caprice.

(1) Voir la suite de notre étude sur le Culte des Bacchantes.

de l'amour des sens, physique, la passion charnelle (Aglaonice-Orphée).

ORPHÉE AUX ENFERS

Orphée est-il réellement descendu aux enfers? Poser cette question, c'est la résoudre. Nous n'insisterons donc pas, pas plus que n'ont insisté, d'ailleurs, sur cette question, les auteurs anciens, autres que les poètes et les tragiques, et nous chercherons avec eux, quels ont pu être les Enfers où Orphée descendit, non pour aller demander à Aidoneus-Pluton de lui rendre son épouse, mais pour évoquer son ombre.

Pausanias (livre IX, chap. XXX) qui résume l'opinion courante des philosophes rationnels de l'antiquité est très explicite à ce sujet : « Entre les fables, écrit-il, que les Grecs débitent comme des vérités on peut mettre celle-ci qu'Orphée était fils de Calliope, j'entends la Muse Calliope et non une fille du Pierus; que par la douceur de son chant il attirait les bêtes sauvages après lui, que même il descendit, vivant, aux enfers et qu'ayant charmé Pluton et les divinités de ces lieux souterrains il en retira sa femme... On dit qu'ayant perdu sa femme il alla dans un lieu de la Thesprotie que l'on nomme Aornos (1) où anciennement il y avait un oracle qui rendait ses réponses en évoquant les morts. Là, Orphée vit sa chère Eurydice

(1) Ce mot est composé δ'ορνις, oiseaux et d'un α privatif On appelait ainsi ce lieu parce que les exhalaisons qui en sortaient étaient mortelles aux oiseaux, qui, d'instinct, les fuyaient. On y devine un antre pythique.

et s'étant flatté qu'elle le suivrait, quand il vint à regarder derrière lui il fut affligé de ne pas la voir et de désespoir il se tua lui-même. »

Qu'est-ce que la Thesprotie ? C'est une contrée de l'Épire.

Le même Pausanias (livre I, chap. XVII) dit : « La Thesprotie a aussi ses merveilles... Auprès de l'île de Cichyros on voit le marais Achérusien dont il est tant parlé et l'Achéron qui est une rivière ; on y trouve aussi le Cocyte dont l'eau est d'un goût fort désagréable ; il y a bien de l'apparence qu'Homère avait visité tous ces lieux et que c'est ce qui lui a donné l'idée d'en faire l'usage qu'il a fait dans la description des enfers où il a conservé les noms de ces rivières. »

Enfin Plutarque dans sa vie de « Thésée » (livre I, p. 93) écrit :

« Ils — Thésée et Pirithoüs — allaient donc tous deux en Épire pour enlever la fille d'Aidoneus, Roi des Molosses qui avait donné à sa femme le nom de Perséphone et à sa fille celui de Koré et qui avait appelé son chien Kerbère... »

On voit maintenant, d'après ce qui précède, comment fut inventée la légende que Thésée et Pirithoüs descendirent aux Enfers, allèrent chez Aidoneus-Pluton, dieu des enfers, et comment se créa également la légende d'Orphée. Orphée, inconsolable de la mort de son épouse, voulut évoquer son âme. En Thesprotie se trouvait un oracle, un antre où l'on évoquait les morts. Orphée s'y rendit. Homère et d'autres auteurs ayant fait de la Thesprotie, le

royaume d'Aidoneus, les Enfers, Thésée (1), Pirithoüs et Orphée furent supposés être descendus aux Enfers en se rendant dans cette contrée de l'Épire.

Édouard Schuré, dans ses *Grands Initiés*, ne fait pas descendre Orphée aux enfers, mais dans l'antre de Trophonios, sorte de grotte célèbre située non loin de Lebadée en Béotie où se trouvait un gouffre dans lequel ceux qui désiraient consulter l'oracle ou évoquer une personne morte descendaient. Y évoquait-on réellement les morts ou doit-on supposer, comme nombre d'auteurs l'affirment, qu'il n'y avait là que supercherie et mercantilisme des prêtres ?... Nous dirons qu'à notre avis, il y avait dans ces affirmations un peu de vérité et beaucoup d'erreur ; la Salette et Lourdes en sont, de nos jours, des exemples frappants.

Pour nous, Orphée, l'adepte, désirant évoquer l'âme d'Eurydice n'avait pas besoin de se rendre dans un sanctuaire évocatoire commun aux profanes. Sa science initiatique et en théurgie lui fournissait nombre de moyens pour arriver à ce but : L'extase consciente, le sommeil extatique ou sortie en corps astral, l'évocation pure et simple sur le tombeau d'Eurydice, enfin l'évocation majeure suivant le rite magique.

C'est à l'évocation pure et simple que nous nous sommes arrêtés dans notre tragédie, mais en la rendant plus vivante et plus compréhensible grâce au concours de la sœur d'Orphée, pythie du Temple de Phoibos-Apollon et médium à matérialisation. Dans

(1) Et Hérakès également (Alkestis).

la crypte du temple, Orphée plonge sa sœur dans le sommeil hypno-médianimique et évoque Eurydice au son de sa lyre. Le corps astral de la sœur d'Orphée ne tarde pas à se dégager et bientôt Eurydice, âme de la vraie Eurydice ou création psychique du médium ou d'Orphée mue par un élémental (j'écarte de mon étude la recherche de ce point formidable de l'occulte) apparaît devant Orphée et son père, Hiérophante-arkiérosyne du Temple de Zeus-Ouranos.

Mort d'Orphée

Les légendes se rapportant à la mort d'Orphée sont plus nombreuses. Pausanias (livre IX, ch. XXX) écrit : « On dit que les femmes de Thrace lui dressèrent des embûches pour le faire périr, fâchées de ce que leurs maris les abandonnaient pour le suivre. La crainte retint ces femmes durant quelque temps, mais, s'étant enivrées, elles s'enhardirent et exécutèrent enfin leur mauvais dessein... Suivant une autre tradition, Orphée fut tué d'un coup de foudre et ce fut une punition des dieux parce qu'il avait révélé à des profanes les mystères les plus secrets. Les Thraces disent que les rossignols qui ont leurs nids aux environs du tombeau d'Orphée chantent avec plus de force et de mélodie que les autres. Mais les habitants de Dion, ville de Macédoine près du mont Pieria prétendent qu'Orphée fut tué dans leur pays par des femmes et qu'il y a sa sépulture. En effet, à quelque vingt stades de la ville vers la montagne, on trouve une colonne qui soutient une urne de marbre où les gens

du pays assurent que l'on a enfermé les cendres d'Orphée. »

Lascaris, d'après son manuscrit, déclare qu'Orphée fut foudroyé par Jupiter et il donne pour garant le distique d'un certain Cnidius de Macédoine. Diogène Laerte (*de Vitis dogmatis*, etc, in-prœmio, p. 2) partage le même avis : « L'opinion commune est que les Bacchantes le déchirèrent ; mais son épitaphe qu'on voit à Dion en Macédoine prouve qu'il fut foudroyé par Jupiter. Voici son épitaphe : *Ici repose Orphée de Thrace qui fut écrasé par la foudre. Les Muses prirent soin de l'ensevelir* et renfermèrent sa lyre d'or avec sa cendre dans le monument qu'elles lui érigèrent. » Il est inutile de dire, je pense, que la mort tragique d'Orphée, frappé par le feu du ciel, en supposant vraie cette version, n'implique pas que Zeus ait voulu punir Orphée d'avoir révélé les mystères. La preuve c'est que les Muses, ces filles du Ciel, prirent soin elles-mêmes d'ensevelir le divin poète, or on sait que la religion hellénique refusait la sépulture au divulgateur des mystères.

Mais il y a eu de tout temps des gens à l'esprit assez étroit ou égoïste pour crier au scandale dès qu'une généreuse intelligence s'est efforcée, en dépouillant les enseignements initiatiques de tout ce qui les rend incompréhensibles pour beaucoup (mythes, légendes) de les mettre à la portée de tous les sincères qui veulent un peu étudier. Ces gens étroits ou égoïstes taxaient et taxent encore ces bienfaisants innovateurs, de vulgarisateurs, de profanateurs des mystères, des arcanes, sans se rendre compte si la part de vérité pure

qu'on révèle ainsi ne compense pas, par le bien qu'elle peut faire, l'accusation de sacrilège que l'on porte contre eux.

Du reste Orphée ne révéla jamais les mystères dans le sens que nous donnons aujourd'hui au mot *révéler*. Il les revêtit d'une parure, d'un vêtement, plus brillants, plus poétique encore que ne l'avait fait le génie des mystatogues égyptiens. *Révéler* ne signifie pas *dévoiler* mais bien *voiler de nouveau* : *Re-velare.*

Mais, à notre avis, Orphée ne mourut pas frappé accidentellement par la foudre. L'époux d'Eurydice mourut, et c'est l'opinion la plus répandue et la plus vraisemblable, frappé à mort par les Bacchantes qui ne lui pardonnaient pas d'avoir arraché à leur culte de ténèbres et de mort la population de la Thrace pour l'acheminer vers le culte de lumière et de vie que l'initiation aux mystères de Dionysos ouvrait à ceux qui en étaient dignes. Ces deux cultes et la splendide mythologie d'Orphée feront le sujet de notre prochain article.

LES BACCHANTES ET LE CULTE DE BAKKOS THÉBAIN

LES BACCHANTES

Nous avons dit, dans un précédent article, quelle fut l'origine du culte des Bacchantes, prêtresses de Bendis Cotys (l'ancienne), avant que le Bakkos thébain ne pénétrât en Thrace venant de Phrygie (1).

Étudions de plus près ce culte et disons quelques

(1) De là l'expression hellénique : *pousser des clameurs phrygiennes*, Faire un vacarme digne des orgies de Bakkos.

mots de ces prêtresses. Les prêtresses de Bakkos, les Bacchantes, furent, d'après les mythologues (Nonnus), les premières compagnes du Bakkos thébain dans son expédition allégorique aux Indes où il traînait à sa suite : silènes, satyres, corybantes, pans, égipans, etc. Plus tard les femmes qui furent admises à célébrer les mystères de Bakkos prirent d'elles le nom de Bacchantes.

Les auteurs anciens, grecs et latins, leur ont donné indifféremment le nom de Bacchantes, Mimallones, Clodones, Ménades, Thyades ou Hyades, Eléléides, Bassarides, etc., mais chacune de ces appellations était particulière à une contrée.

Les Bacchantes (Βακχαι) désignaient plutôt les prêtresses de Bakkos, lors de son expédition dans l Inde, puis toute femme se livrant aux excès, à la fureur bacchiques propres aux mystères de ce dieu.

Plutarque, dans sa vie d'Alexandre (§ 3, 4), nous apprend que l' « On dit que toutes les femmes de ces endroits (Thrace et Macédoine) sont sujettes à être saisies de la fureur divine qui s'empare des Bacchantes aux orgies de Bakkos, que de là on les appelle Clodones et Mimallones et qu'elles font plusieurs choses semblables à celle que font les femmes Édoniennes et Thraciennes qui habitent autour du mont Hémos. Il semble même que de ce que font ces Thraciennes on a tiré le mot grec Τρησκευειν (Threskeuein) pour dire : se livrer d'une manière étrange et superstitieuse au culte des dieux. Or Olympias (1)

(1) Mère d'Alexandre le grand.

était plus adonnée à ces sortes de superstitions que toutes les autres et, se mettant à la tête de ces furieuses et de ces enthousiastes, elle les promenait d'une manière étrange et effroyable, car elle trainaît après elle, dans les chœurs de ces bacchantes, de grands serpents qui, se glissant souvent hors des cistes et des vans mystiques où on les portait et s'entortillant autour des thyrses de ces femmes et de leurs couronnes (corymbes), épouvantaient les assistants ».

Suidas et Hésychius disent également que les Mimallones étaient les Ménades, les Bacchantes, les prêtresses de Bakkos chez les Thraces. Suidas ajoute que ces prêtresses de Bakkos furent d'abord appelées Clodones et ensuite Mimallones.

Il prétend que le nom de Mimallones leur vient du mot μιμησιν : imitation, par ce que les femmes, animées de la fureur de Bakkos, imitaient les actions des hommes ; d'autres l'ont fait dériver du mot Mimas, montagne de Thrace où l'on célébrait les cérémonies mystérieuses de Bakkos.

La Thrace et la Macédoine (surtout le canton de Pella) étaient, nous apprennent les auteurs, infestées de serpents. Les Bacchantes les capturaient, les nourrissaient, les portaient dans leur sein, s'en servaient comme parures et nous verrons, par la suite, que le serpent, symbole des divinités infernales de toutes les religions — *des puissances astrales*, — était en Grèce et en Thrace spécialement consacré à Bakkos Zagreus (1) ou Sabazios. Après avoir établi son culte en

(1) Les serpents consacrés à Bakkos portaient le nom de : Paréias. (Elien, *De natura animal*, LVIII-CXII). Ils jouaient un

Thrace, Bakkos l'introduisit dans sa ville natale, à Thèbes, où (pour nous exprimer d'une manière plus précise), après avoir franchi l'Hellespont et s'être implanté en Thrace et en Macédoine, le culte orgiaque de Bakkos passa à Thèbes où il fut très mal accueilli par le roi de cette ville, Penthée, qui vit dans ses rites un élément de trouble et de dissolution. Penthée, comme Lycurgue, comme Orphée, paya de sa vie la proscription qu'il fit, en ses États, de ce culte nouveau, et ce fut cet incident dramatique qui inspira à Euripeide sa belle tragédie sur les « Bacchantes » et la la magnifique invocation de Sophocle dans Antigone (v. 1127) :

« O Dieu honoré sous mille noms...héros des fêtes d'Eleusis au sein de Demeter ! O Bakkos... » que nous ne pouvons donner ici. A Thèbes les ferventes du culte de Bakkos prirent le nom de Ménades et de Bakkantes.

...Ζυναψο μαινασι στρατηλατων.

« Je réunirai mes Mainades, marchant à leur tête comme un stratège » fait dire Euripide à son Dionysos Bakkos (v. 52) ; et plus loin.

...ὠ ιτε Βαχχαι.
ὦ ιτε Βαχχαι.
Τμολου χρυσοροόυ χλιδα.

« Ô, allez, bacchantes ! Ô allez, bacchantes ! Délices du Tmolos roulant des flots d'or ! » (v. 153).

---

grand rôle dans ses mystè res. (*Scholiaste Cristoph*) ; Plutarque 690, et Gyrald, *Histor. Deor.* Synt. VI p. 177 et Synt. VIII, p. 238-2

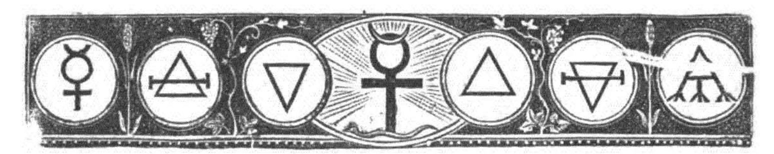
On appelait encore les prêtresses de Bakkos : Thyades ou Hyades (du nom des nourrices mythiques de ce dieu), sur le mont Parnasse où tous les ans, suivant Pausanias, se célébraient des bacchanales. C'étaient ces Thyades ou Hyades qui étaient chargées d'éveiller le licnite du temple de son sommeil de mort (1).

Ésotériquement elles symbolisaient 1° (mythe solaire) les annonciatrices du réveil du soleil, en mars. Quelle constellation voyait-on en effet monter à l'horizon d'orient, à cette époque, avant le lever du soleil ?

(*A suivre.*) COMBES LÉON.

(1) 1° Sens symbolique sur le plan physique.





PARTIE LITTÉRAIRE

A un F.·. du Grand-Orient

Le Grand travail des intelligences et le but de tous leurs efforts„ c'est de devenir Dieu.
ELIPHAS LEVI.

Frère, comme toi, j'aime et la Vérité Sainte
Et le Droit de parler librement, sans bâillon,
Ainsi que toi je hais l'homme du goupillon
Qui veut emmurer l'âme en sa mesquine enceinte.

J'aime la Liberté, radieux papillon
Qui va sans nul obstacle et sans nulle contrainte
De la céleste fleur au terrestre sillon,
Et je hais tout ce qui, pour l'esprit, est étreinte !

Mais mon rêve est plus haut et plus beau que le tien
Conscient de mon but, je brise tout lien
En deçà de la vie et par delà la tombe :

Car je veux l'infini, là même où tout succombe
A tes yeux, ô mon frère, et je dresse en les lieux
Où l'Homme-Dieu régnait l'autel des Hommes-Dieux !

COMBES LÉON D.·. S.·.



1909. — JANVIER OCCULTISTE

1. *Vendredi.*
2. *Samedi.*
3. *Dimanche.* — Le cours du DOCTEUR ROUZIER est suspendu jusqu'au dimanche 17 janvier.
4. *Lundi.* — Astrologie, DACE, E. H.
5. *Mardi*, — L'Evangile, SÉDIR, H. H.
6. *Mercredi.* — L.·. Mart.·. *Velléda*, 9, r. des Beaux-Arts, DACE.
7. *Jeudi.* — Médecine hermétique, PAPUS, E. H.
8. *Vendredi.*
9. *Samedi.* — L.·. Mart.·. *Hermanubis*, 13, rue Séguier, PHANEG.
 — L.·. Maç.·, mixte, le Droit Humain, n° 4. 51, rue Cardinal-Lemoine, 8 heures et demie du soir.
10. *Dimanche.*
11. *Lundi.* — L.·. Mart.·. *Melchissédec*, 13, rue Séguier, VICTOR BLANCHARD.
12. *Mardi.* — L'Evangile, SÉDIR, E. H.
13. *Mercredi.*
14. *Jeudi.* — *Conférence Esotérique*, PAPUS. Palaïs des Sociétés savantes, 28, rue Serpente, 8 heures et demie du soir. Prix de la carte d'abonnement : 10 francs, ou 2 francs par entrée. *L'Amour et la Vie.* Les Trois Forces en action sur l'Esprit incarné. Le Destin (Astral), la Providence (Divin), la Volonté (Humain). Paroles Evangéliques à ce sujet. Nahash et Shanah. L'Aveuglement de l'Amour. La Vie et sa raison d'être. Le corps de demain et les corps actuels. Nos actions et leur action dans l'Invisible. Clichés Astraux et Providence.
15. *Vendredi.*
16. *Samedi.* — Cours d'Hermétisme, par TEDER. La Philosophie Hermétique. Suite de son histoire publique. Exposé sommaire des travaux successifs des meilleurs au-

teurs depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, sur l'Alchimie et la Transmutation, E. H.

17. *Dimanche.* — Haute Magie, DOCTEUR ROZIER, 12, rue de Buci.

18. *Lundi.* — Astrologie, DACE, E. H.

19. *Mardi.* — L'Evangile, SÉDIR. E. H.

20. *Mercredi.* — L.·. Mart.·. *Velléda*, 9, rue des Beaux-Arts. DACE.

21. *Jeudi.* — Médecine Hermétique, PAPUS, E. H.

22. *Vendredi.*

23. *Samedi.* — L.·. Mart.·. *Hermanubis*, 13, rue Séguier, PHANEG.

24. *Dimanche.* — Haute magie, DOCTEUR ROZIER, 12, rue de Buci.

24. *Dimanche.* — L.·. Maç.·. du Droit Humain, n° 1, 51, rue Cardinal-Lemoine, 2 heures et demie après midi.

25. *Lundi.* — L.·. Mart.·. *Melchissédec*, 13, rue Séguier, V. BLANCHARD.

26. *Mardi.* — L'Évangile, SÉDIR, E. H.

27. *Mercredi.* — L.·. *Humanidad*, rite espagnol, 13, rue Séguier, 8 heures et demie du soir, TÉDER.

28. *Jeudi* — *Conférence spiritualiste*, PAPUS. Grande salle des Societés Savantes, 8, rue Danton, 8 heures et demie du soir. Entrée 0 fr. 50. Places réservées 1 franc.

On trouve au contrôle tous les livres nouveaux sur l'Occultisme : Paroles divinatoires; Conférences ésotériques imprimées, 1908 *et série* 1909, *l'Almanach de la Chance*, 1909, par PAPUS.

29. *Vendredi.*

30. *Samedi.*

31. *Dimanche.* — Haute Magie, DOCTEUR ROZIER, 12, rue de Buci.

Le Secrétaire,
PAUL VEUX.

NOTA. — Les Cours de l'École Hermétique et les Tenues Martinistes ont lieu 13, rue Séguier, à 8 heures et demie du soir.

Pour tout ce qui concerne l'Ecole Hermétique, les Conférences Esotériques et Spiritualistes et Le Petit Cicérone

Occulte de Paris *(48, rue Truffaut), prière de s'adresser à M. Paul Veux, secrétaire général*, 5, *rue de Savoie, Paris.*

*
* *

Des cours d'un intérêt tout spécial, et que nous recommandons vivement à nos lecteurs, vont s'ouvrir incessamment, 5, rue de Savoie. Il s'agit de l'histoire de la Musique prise sous ses différents aspects : technique, spiritualiste et occulte.

Ces cours seront faits par le pianiste bien connu René Billa, prix du Conservatoire, qui causera sur les Maîtres et exécutera ensuite les œuvres dont il aura été question.

De plus, il s'est assuré le concours d'artistes de talent pour la partie vocale et instrumentale.

Ces causeries-auditions auront lieu les vendredis à 4 heures, du 15 janvier au 18 juin 1909.

Voici le programme annoncé en six grandes étapes synthétiques :

1° L'Antiquité à Bach ;
2° Bach à Beethoven ;
3° Beethoven à Schumann ;
4° Schumann à Liszt ;
5° Berlioz à C. Franck ;
6° Richard Wagner.

Les prix du cours sont de 25 francs par mois. Abonnements pour les six mois : 125 francs.

On peut s'inscrire : 5, rue de Savoie, au nom de M. René Billa.

LA PRESSION DE LA LUMIÈRE

Dans *Le Journal* du 30 octobre, Émile Gauthier, dans sa chronique documentaire sous le titre de « Pression de la lumière », rappelle le livre de Turpin, *la Formation des Mondes*, et les curieuses hypothèses qu'il renferme sur la lumière, qui d'après lui serait de la matière radiante.

La fin de l'article est surtout intéressante pour nous, car elle fait allusion aux moteurs à fluide humain inventés, perfectionnés par le comte de Tromelin, et dont il a déjà été souvent question dans *l'Initiation*.

Ce qui s'appelle la science plus ou moins officielle peu à peu est forcé d'entrer dans les sentiers depuis lontemps entrevus et explorés par les occultistes.

TIDIANEUQ.

Dans un livre trop peu connu, — *la Formation des mondes*, — écrit sous les verrous, Turpin, le fameux inventeur de la mélinite, soutient une théorie paradoxale d'après laquelle la lumière ne serait autre chose que de *la matière qui tombe*, *vomie in æternum* à travers l'espace par les soleils incandescents.

On ne la voit pas, cette matière radiante traverser les cieux, car d'une part, les astres la distillent à l'état obscur et froid, et, d'autre part, elle est extrêmement raréfiée, d'une finesse et d'une subtilité telles qu'elle échappe aux instruments raffinés. Mais elle se révèle au contact des obstacles. C'est son choc, par exemple, contre les planètes qui rend celles-ci lumineuses, de la même façon que les franges d'argent des vagues déferlant en nuages d'écume dénoncent la présence des récifs sous-marins.

Sans doute, il est presque insignifiant, le poids intrinsèque de cette pluie d'atomes impalpables, puisque la masse est presque nulle. Mais, en revanche, la vitesse est vertigineuse : 300.000 kilomètres par seconde. Il s'ensuit que l'effort produit est énorme. Tout effort mécanique se peut toujours traduire, en effet, par la formule cabalistique : $F = M V^2$. Ce qui signifie que le travail produit, la force dégagée, correspond au produit de la masse multiplié par le carré de la vitesse. Qu'importe donc que la vitesse soit insignifiante, si la masse est formidable — comme dans le cas de la presse hydraulique ou du marteau-pilon ? Mais qu'importe, en revanche, que la masse soit presque négligeable, si la vitesse est énorme — comme dans le cas de la matière radiante ?

La rotation de la Terre (et des autres corps célestes) ne doit pas s'expliquer autrement. C'est ce bombardement

moléculaire, fouaillant perpétuellement la Terre qui l'oblige à tourner sur son orbite et sur son axe, absolument comme le sabot que l'enfant fait pivoter à coups de fouet.

La Terre pirouette, en d'autres termes, non pas en vertu de la détente d'un ressort intérieur, mais sous la pression extérieure et tangentielle du souffle *matériel* du Soleil, de la même façon que tournerait une turbine dont les ailes seraient frappées par un courant d'air ou un jet d'eau.

*
* *

Lorsque cette problématique théorie vit le jour, il y a quelque quinze ans, ce fut, sur toute la ligne, un immense éclat de rire. Et comme l'infortuné Turpin venait justement de sortir de prison, il ne manqua pas de bonnes âmes pour insinuer que les affres de la captivité lui avaient sans doute dérangé la cervelle.

Il n'avait pourtant pas eu l'étrenne de l'idée, et son rôle s'était borné à en extraire des conséquences inaperçues de ses devanciers.

Les physiciens du dix-huitième siècle admettaient déjà une pression de la lumière. Ils avaient même essayé — sans succès, d'ailleurs — de construire des appareils de démonstration pour la rendre sensible. Personne, il est vrai, en ce temps-là, n'aurait seulement osé contester la théorie de l'émission. Mais longtemps après que cette théorie, définitivement démodée, eut cédé la place à la théorie de l'ondulation (qui explique la transmission des rayons lumineux par les vibrations de l'éther impondérable), Maxwell affirmait encore que la lumière doit exercer une pression effective sur les surfaces qui l'absorbent ou la réfléchissent.

Quelques années plus tard, Bartoli crut pouvoir étendre cette loi aux autres formes rayonnantes de l'énergie, à la chaleur, par exemple, et à l'électricité. Ce devait être aussi l'opinion de Turpin.

Au moment, enfin, où celui-ci publiait son livre, un autre savant Lebedew, déterminait expérimentalement la force de pression de la lumière en soumettant un disque de métal, suspendu dans le vide par un fil à torsion très

fin, à l'action des rayons lumineux et en mesurant son déplacement.

Les difficultés d'observations de ce genre sont infinies et l'on ne saurait les vaincre qu'à la condition d'y mettre autant de patience que d'habileté. Lebedew paraît cependant avoir réussi à les franchir et à les tourner avec assez de précision pour que les mesures obtenues, non seulement par lui, mais par ceux qui ont repris ses recherches en sous-œuvre, concordent, à quelques centièmes près, avec le calcul.

* * *

Il est donc permis aujourd'hui d'affirmer que la pression lumineuse escomptée par Turpin n'est pas un mythe.

C'est même à cette pression qu'on attribue la forme et l'orientation de la queue des comètes, qui, chacun sait ça, s'étale, sur une longueur plus ou moins considérable, dans une direction diamétralement opposée à celle du Soleil, comme si la matière ténue dont elle se compose était chassée en arrière par une force répulsive.

Le plus curieux, c'est qu'Euler, dès 1746, et même Kepler, un siècle et demi plus tôt, avaient déjà formulé la même hypothèse, mais sans pouvoir en fournir la démonstration. Nicholls et Hull, par contre, ont été assez malins pour reproduire en petit le phénomène, dans des conditions singulièrement frappantes. Quelques pincées de poudre, consistant en émeri et en pollen floral, furent placées par eux dans une ampoule à vide ayant la forme d'un sablier. En faisant passer la poudre d'un compartiment à l'autre, tandis qu'ils dirigeaient sur elle un faisceau lumineux, nos expérimentateurs constatèrent que les grains les plus légers semblaient soufflés dehors comme si, positivement, la lumière les repoussait. C'était tout à fait l'aspect d'une queue de comète !

Faut-il en conclure, avec Turpin, que c'est la chute de la lumière qui donne à la Terre l'impulsion rotative ? Je n'ose pas aller jusque-là, Lebedew et consorts, les seuls qui aient essayé de tirer la chose au clair, affirmant que la pression de radiation, même sous les tropiques, où le soleil tape apparemment plus fort qu'ailleurs, est excessivement faible — à peine un demi-kilogramme par kilomè-

tre carré. Cependant, il ne faudrait peut-être jurer de rien, et l'on calcule que l'énergie lumineuse étant proportionnelle à la surface frappée, si la Terre était divisée en petites boulettes juxtaposées de la grosseur d'une tête d'épingle, la pression de la lumière du Soleil deviendrait *ipso facto* assez forte pour contre-balancer l'attraction de l'astre.

D'autre part, quand nous parlons de lumière, nous ne faisons jamais guère allusion qu'à la lumière visible. Or, le spectre visible ne représente qu'une très petite fraction du spectre total, qui comprend encore, d'une part, les rayons ultra-violets, d'autre part, les rayons infra-rouges, — autant de radiations obscures où se cache peut-être une fabuleuse réserve d'énergies insoupçonnées.

Sans doute, les rayons N, autour desquels il se menait naguère si grand tapage, semblent avoir fait définitivement faillite. Mais qui donc oserait mettre seulement un doigt sur dix au feu que l'ambiance n'est pas pleine d'autres radiations anonymes et mystérieuses, susceptibles d'exercer, le cas échéant, des pressions appréciables ?

***

Tenez ! voici une petite expérience que tout un chacun peut essayer de reproduire, histoire de tuer le temps pendant les longues soirées d'hiver, et qui me rend de plus en plus perplexe à chaque fois qu'il m'est donné de la revoir.

« Prenez un petit morceau de papier taillé régulièrement, une feuille de papier à cigarettes, par exemple, ou une carte de visite. Pliez ce papier en forme d'auvent ou de V, de façon qu'il puisse tenir en équilibre et pivoter librement sur la pointe d'une aiguille perpendiculairement. Puis, croisez les deux mains de telle sorte que l'extrémité des doigts de la main gauche soit opposée, sans y toucher, à la paume de la droite, et, dans l'espèce de conque ainsi formée, enfermez le tourniquet improvisé, en prenant soin qu'il n'y ait pas contact. Immédiatement, le papier va se mettre à tourner plus ou moins rapidement sur lui-même dans un sens déterminé. Si vous changez la disposition des mains, le mouvement s'arrête un instant, pour repartir *illico*... dans la direction contraire, absolument comme

s'il s'échappait de la peau un souffle assez fort pour exercer une pression sur sa surface.

« Impossible de songer à un courant d'air : il n'y a qu'à se précautionner en conséquence. D'ailleurs, il suffit qu'une porte s'ouvre à proximité, ou que quelqu'un tousse ou éternue, pour que le papier s'envole ou culbute. C'est donc à une autre force — plus faible — qu'il obéit, et cette force n'est pas non plus la chaleur, puisque l'approche d'une allumette enflammée ou d'un fer rouge ne donne aucun résultat.

« Ajoutez, pour compliquer le problème, que cette singulière puissance d'attraction varie en intensité, non pas seulement d'individu à individu, mais encore, chez le même sujet, avec une foule de circonstances mal déterminées, et que, souvent, l'approche d'une main tierce, au moment où le papier tourne, suffit pour ralentir le phénomène, l'interrompre même, ou, ce qui est plus bizarre encore, pour provoquer son inversion.

« Qu'y a-t-il au juste là-dessous ?

« Est-ce de la matière qui tombe, l'énergie qui vole ?

« *Ignorabimus !* s'écriait en latin, un jour de découragement, je ne sais plus quel savant allemand. Traduction libre : « Donnons notre langue au chat ! »

« ÉMILE GAUTIER. »

LES CONFÉRENCES A NANCY

A la Société d'Etudes psychiques. Papus.

Le docteur ENCAUSSE, plus communément désigné sous le bref pseudonyme de Papus, a donné dimanche à la Société d'Etudes psychiques, dans le grand hall de la Bourse du commerce, sa conférence sur *la Magie et les sciences occultes*.

Ce sujet *brûlant* — qui ne l'est plus, heureusement, qu'au figuré — avait attiré une assistance très nombreuse, où l'on remarquait plus d'une physionomie connue. On pourrait même citer des auditeurs venus de loin... à com-

mencer par les jeunes Annamites qui suivent si assidûment, en ce moment, le mouvement scientifique et intellectuel nancéien.

Ils ont dû être, du reste, agréablement intéressés, car en parlant de la magie et des mages, Papus a été amené tout naturellement à parler des Orientaux, dont il a fait un éloquent éloge.

Après une aimable allocution de M. le docteur Haas, le conférencier entre dans son sujet avec l'aisance spirituelle qui le distingue, et qui en fleurit si élégamment l'aridité. Bien entendu, nous nous bornerons à esquisser les grandes lignes de sa conférence.

Qu'est-ce que la magie ? C'est l'étude de la force magique. Qu'est-ce que la force magique ? C'est un agent invisible, analogue à la force électrique, avec cette différence qu'au lieu d'être mise en action par le contact des choses matérielles, elle a pour intermédiaire les fluides que dégagent les êtres vivants.

La magie, dont on a fait une superstition, est donc une science que l'antiquité enseignait et dont l'enseignement s'est perdu. Le vulgaire, d'ailleurs, ne l'a jamais connue sous cette forme, car la connaissance complète en était réservée aux initiés.

L'initiation, le degré le plus élevé qu'on pût atteindre dans la science antique, avait lieu en des temples renommés, dans l'Inde, en Egypte. Elle se confondait non pas avec *les* religions, mais avec *la* religion, les divers symbolismes religieux d'alors convergeant tous vers un même principe. Religion et science ne faisaient qu'un ; aussi ne pouvaient-elles entrer en lutte. Il est à remarquer, en effet, que l'antiquité ignora toujours les guerres religieuses.

Moïse et Orphée, qui furent de grands magiciens, étaient des initiés des sanctuaires d'Egypte. Il était interdit aux initiés de vulgariser le secret de la mise en œuvre des forces occultes ; mais, s'ils ne le révélaient point, ils en ont laissé incidemment échapper quelques traces. On retrouve celles-ci dans Apulée, Virgile, Homère. L'évocation du devin Tirésias nous fait assister à une véritable opération magique.

Le spiritisme obtient, de nos jours, par des moyens différents des résultats analogues ; mais les spirites sont à

la merci des forces qui se présentent, tandis que les mages les commandaient, en opérant parmi elles les sélections nécessaires.

Au moyen âge, on parla beaucoup de la magie; mais elle était réduite à l'empirisme le plus abject. Le côté élevé et scientifique ayant cessé d'être enseigné, elle devint le domaine des hystériques et des fous. En une série de projections curieuses, Papus fait défiler les scènes imaginaires auxquelles la crédulité publique ajoutait foi, et dans lesquelles ces malheureuses victimes de l'auto-suggestion disaient avoir joué un rôle. C'est ainsi que la magie apparut comme crime abominable et devint le synonyme d'une basse sorcellerie, reposant sur la croyance au sabbat, à l'efficacité des messes noires, etc.

Ces folies n'ont aucun rapport avec la science des mages — dont les épaves se sont conservées, après le naufrage de la civilisation antique, en certains centres d'initiés — et qui a pour base cette force inconnue, indépendante de la matière, dont l'orateur parlait au début.

Quelle est-elle ? D'où vient-elle ? Il ne sait. Mais ce qu'il affirme, c'est qu'elle existe et qu'elle est intelligente.

La séance s'est terminée par d'intéressantes expériences d'extase, où l'on a pu encore une fois constater l'influence de la musique sur un sujet endormi du sommeil magnétique. Le sujet était Mlle Lucile Robert, déjà connue à Nancy; les musiciens, deux jeunes virtuoses de talent, MM. Panella et Bommer, qui font en ce moment leur service militaire dans notre garnison.

Mouvement psychique

France.

Paris — Prochaines conférences de la *Société magnétique de France* : 7 janvier : Gaston Durville, Les *Propriétés physiques des rayons magnétiques* comparées à celles des rayons N. — 9 janvier : Séance administrative, règlement des comptes. — 21 janvier : Haudricourt, *Etude de l'état cataleptique*. Expériences avec Mlle Andrée. Les cartes sont délivrées par les membres de la Société ou au secrétariat général, rue Saint-Merri, 23.

La Nouvelle Presse, journal quotidien, sur l'initiative de M. Vauchez, fait paraître, tous les dimanches depuis le 1er décembre, un numéro spécial consacré aux questions spiritualistes.

M. le docteur Moutin a donné dernièrement au Grand Orient de France une conférences sur les *Phénomènes psycho-physiologiques*, avec démonstrations expérimentales.

Un journal hebdomadaire, à très grand tirage, spécial au Merveilleux, *la Vie mystérieuse*, paraîtra le 5 janvier sous la direction de Donato. En ses 16 pages et pour 10 centimes, il publiera des études inédites de Papus, Léon Denis, H. Durville, Fabius de Champville, J. Lermina, Ely Star, etc.

M. Chartier a donné, le 6 décembre, au siège de la Société française d'Etude des phénomènes psychiques, une *Conférence sur l'Hypnotisme* suivie d'expériences qui a obtenu un très grand succès.

M. d'Arsonval a communiqué à l'*Académie des Sciences* en sa séance de décembre, une note du commandant, Darget relative à des photographies de mots imprimés. Ces photographies ont été obtenues directement par le commandant Darget en plaçant sur son front, sous triple enveloppe, des feuilles de papier imprimé, appliquées sur le côté verre d'une plaque sensible. M. d'Arsonval est chargé d'étudier la question.

Etranger.

Brésil. — La *Science occulte* compte au Brésil, principalement à San Paulo, Campinas, Rio-de-Janeiro, Curityba et Porto Alegro, un très grand nombre de fervents adeptes Le groupement des occultistes s'effectue peu à peu et le 19 novembre la loge Martiniste *Lux* a été inaugurée au sein du centre *Saint-Paul Esotérique*. D'autres loges, dans l'intérieur de l'Etat, vont être créées.

A Porto Alegro, la branche théosophique *Dharma*, en pleine activité, aura bientôt son journal.

A Rio-de-Janeiro, il fonctionne déjà un *Centre d'Etudes swedenborgiennes* et une *Ligue pour la Prapagande des sciences psycho-psychiques*, sous la direction de Mme Cardoso et du maréchal E. Quadros.

A San Paulo, la revue mensuelle *O Pensamento*, sous

l'habile direction de M. A.-O. Rodrigues, directeur du *Brazil Psychico-Astrologico*, vient d'être transformée. Cet organe de très grande vulgarisation développe le champ d'action de ce centre d'étude en plein fonctionnement.

MEXIQUE. — A la suite du II[e] Congrès spirite de Mexico, une *Union spirite*, analogue à celle qui existe en Belgique, a été constituée.

(*A suivre.*)

HENRI DURVILLE fils.

SOCIÉTÉ MAGNÉTIQUE DE FRANCE

Fondée le 6 octobre 1887,

23, rue Saint-Merri, Paris-IV[e].

DERNIERS TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ

La *Société Magnétique de France*, dans le but de vulgariser l'étude des phénomènes psychiques, a, en dehors de sa séance du 2[e] samedi, organisé des séances les 1[er] et 3[e] jeudis de chaque mois, à 8 heures et demie du soir.

Nous extrayons des dernières conférences ce que nous croyons le mieux intéresser nos lecteurs.

***

EXPÉRIMENTATION MAGNÉTIQUE

M. Girod, lauréat de l'École pratique de Magnétisme, a fait le 14 novembre une série de remarquables expériences des plus attrayantes avec son jeune sujet Mlle Edmée.

Mlle Edmée a été développée par Mme Stahl et moi-même, dit M. Girod. Je la connus il y a environ deux ans. A cette époque, s'endormant rapidement, elle ne présentait que des états imparfaits. La phase de lucidité était seule bien définie. A la suite de mes recherches, j'abandonnai tout espoir d'un développement plus complet et Mme Stahl continua à étudier la lucidité somnambulique, qui était assez remarquable certains jours.

Vers la fin de l'année dernière, Edmée fut un des sujets avec lequel M. Durville étudia quelques manifestations

du *Fantôme des Vivants*, Puis quelques magnétiseurs se succédèrent sans obtenir de résultats nouveaux.

Je revis Edmée, il y a trois mois environ, et j'appris que son sommeil magnétique était modifié. Ayant l'état somnambulique, le sujet présentait un état mal défini dans lequel il perdait la notion des choses, je pressentais l'état suggestif. J'essayai à nouveau et obtins en plus un état cataleptoïde. Nous projetâmes, avec Mme Stahl, une série de séances dans le but de développer les différents états décrits par le colonel de Rochas et M. Durville dans leurs remarquables travaux. J'obtins ainsi tous les états classiques avec les caractéristiques de chacun d'eux ; puis les résultats dépassèrent nos espérances ; non seulement nous obtenions les états suggestif, cataleptique, somnambulique et léthargique, mais des subdivisions, jusqu'alors inconnues, apparaissaient très nettement chez Edmée. Nous avons patiemment développé notre sujet, et voici les subdivisions que nous obtenons avec les caractéristiques de chacun : Etat suggestif : trois phases distinctes : 1° phase de négation ; 2° phase suggestive ; 3° phase d'automatisme. Ces phases sont bien nettes, ainsi que vous le verrez, et un mouvement respiratoire très accusé les sépare l'une de l'autre. Puis, avant l'état cataleptique, une phase d'Extériorisation de la sensibilité apparaît. Le rayonnement du sujet s'étend de 1 m. 50 à 2 mètres sur le devant.

Etat cataleptique : Deux divisions : 1° période où l'on constate les phénomènes ordinaires ; 2° phase de rigidité.

Etat somnambulique : Neuf phases. En plus des sept décrites par M. Durville dans sa Physique magnétique, nous en observons deux nouvelles. Nous trouvons dans l'ordre. 1° rapport ; 2° somnolence léthargique (non décrit) ; 3° lucidité les yeux ouverts, phase découverte par M. Durville ; 4° phase de pré-lucidité (non décrite) qui se présente toujours, soit en endormant ou réveillant *avant* la lucidité sans le secours des yeux. Caractéristiques : le sujet entend son magnétiseur, mais ne peut lui répondre, il est également extériorisé mais beaucoup moins que précédemment ; 5° lucidité sans le concours des yeux, phase connue de tous ; 6° sympathie au contact ; 7° sympathie à distance ; 8° extase ; puis 9° contracture générale.

Au delà de la Léthargie, nous trouvons l'Extériorisation

de la Sensibilité telle qu'elle est décrite par le colonel de Rochas, ensuite le dédoublement étudié en ce moment par M. Durville.

Avant de vous présenter ces différents états, je dirai, et cela pour répondre aux objections qu'on pourra faire, qu'en aucun cas nous n'avons employé la suggestion et que la méthode employée a été celle enseignée par M. Durville : la Polarité.

Ensuite M. Girod a présenté ses expériences, qui ont très vivement intéressé l'auditoire.

*
* *

PHOTOGRAPHIE DE LA PENSÉE

A la séance du 3 décembre, M. le commandant Darget a fait une conférence sur la *Photographie de la Pensée*, de la Maladie, du Sentiment et du Fluide vital des animaux, végétaux, minéraux devant un public très nombreux.

Nous reproduisons de cette conférence la partie qui concerne l'exposé de la méthode.

Les clichés fluidiques, a dit le conférencier, s'obtiennent soit la plaque à sec, soit dans le bain révélateur. On peut employer toutes les espèces de plaques et de révélateurs.

Photographie avec la plaque sèche. — La plaque préalablement enveloppée de papier noir est mise sur le front ou la nuque, maintenue à l'aide d'un bandeau, ou bien sur le cœur ou une partie quelconque du corps. La plaque, ainsi fixée, est laissée une heure et même davantage tout en vaquant à ses affaires. On peut aussi magnétiser la plaque en étendant les doigts vers la surface gélatinée dans la chambre noire. La plaque, maintenue par la main, peut être portée à 1 centimètre du front pendant une quinzaine de minutes. L'obtention des photographies est capricieuse, irrégulière. Quant à la photographie spirite, je n'ai presque jamais rien obtenu, ajoute-t-il, quand je le demandais, tandis que j'ai obtenu quelquefois des figures très caractéristiques lorsque je ne songeais qu'à obtenir seulement un peu de fluide vital.

Photographie dans le bain révélateur. — Si on met une plaque dans le bain révélateur, et qu'on place 2 ou 3 doigts

de chaque main sur la gélatine pendant 10 à 15 minutes, on obtient généralement des effluves plus ou moins variés de forme et quelquefois colorés d'une ou plusieurs teintes. En plaçant les doigts du côté verre, on obtient des effluves d'une forme différente, un fluide irisé, des marbrures. Des pièces de monnaie peuvent être placées également sur la gélatine et si on pose un ou deux doigts sur chaque pièce, elles s'impriment généralement et les effigies apparaissent comme si on les avait photographiées avec un appareil. Quelquefois l'image de ces pièces est colorée.

Photographies fluidiques avec un appareil photographique. — Les photographes brisent souvent des plaques sous prétexte que le portrait a des taches; or, dans la plupart des cas, ces marques ne sont que des effluves de fluide vital. J'ai vu Mme Agullana, puissant médium de Bordeaux, produire des taches à volonté et couvrant comme d'un voile le docteur A. pendant que je tirais leur portrait à tous les deux.

Il a montré par la projection environ 120 clichés qui ont produit un étonnement général.

Ces conférences, réunies en un superbe volume sous une couverture trèsartistiqueen trois couleurs,comprenant 1° un portrait inédit de Papus, œuvre qui a obtenu une médaille d'or au salon; 2° son ex-libris, dessin médianique du comte de Tromelin; 3° un autographe du Maître, ne seront jamais réimprimées.

*
* *

P. Camille Revel. — **Le Hasard, sa Loi et ses Conséquences** dans les sciences et en philosophie, suivi d'un *Essai sur la Métempsycose* basée sur les principes de la biologie et du magnétisme physiologique. Nouvelle édition corrigée et augmentée. Prix : 3 fr. 50 à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

La première édition de ce travail a paru en 1890, à la *Librairie du Magnétisme*, sous le titre : *Esquisse d'un système de la Nature fondé sur la loi du Hasard*. C'est cet opuscule qui, remanié à différentes reprises et considérablement augmenté, forme cette nouvelle édition. L'auteur a ajouté à son travail de 1905 des notes sur le panthéisme, le fini et l'infini, sur le jugement analytique et le jugement synthétique devant la matière et le mouvement, sur la vieille querelle du Vide et du Plein, sur les études de Maldidier et Wronski, une réponse aux objections, enfin trois notules sur des articles relatifs au Hasard que MM. Poincarré, de Montessus et le Dantec ont fait paraître en 1907.

« Nous avons commencé par une étude physiologique du problème, dit l'auteur dans sa conclusion, et à l'exemple des physiologistes, nous avons mis la théorie de l'hérédité en opposition à la théorie de la survivance de l'individualité. Nous avons montré que chacune de ces deux théories, ayant un nombre infini d'arguments d'égale valeur, toute conclusion restait en suspens jusqu'à nouvel ordre. Nous avons ensuite considéré le magnétisme physiologique proprement dit et avons vu que dans ce domaine, comme dans le précédent, les deux adversaires ont également chacun un nombre d'arguments à leur service. Enfin nous avons abordé les phénomènes hallucinatoires, et dans certains faits d'apparition d'images de défunts, l'analogie de caractère nous a permis de conclure à

l'existence d'une réalité vivante appartenant à l'Invisible. Du même coup, l'équilibre est rompu dans les discussions, la conclusion se pose en faveur de la survivance. Mais les lois de la Physiologie doivent être respectées et la question s'est dressée : si on devait voir, entre les lois de la Physiologie et la théorie de la Survivance, une opposition radicale ou seulement une apparence d'opposition. C'est alors que la lettre du docteur Dupré montre qu'il n'y a pas en réalité opposition... Quant à la doctrine métempsycosiste, elle se dégage naturellement. En effet, si un principe organisé survit à la décomposition du soma, on conçoit qu'il pourra être le noyau d'une activité capable de présider à l'organisation d'un nouveau soma. »

*
* *

COMTE DE TROMELIN. — **Le Fluide humain.** Lois et propriétés. *La Science de mouvoir la matière sans être médium*. Nombreux appareils nouveaux permettant de faire tourner de petits et gros moteurs, au moyen du fluide humain et sans contact, moteurs mus avec les fluides émanant des mains et du corps en se mettant en face, etc. Notions sur les forces en général et notamment sur celles qui émanent de notre corps, etc. Un volume : 1 fr. 50 à la *Librairie du Magnétisme*, 13, rue Saint-Merri, Paris.

« Le Fuide humain existe-t-il réellement, ou bien était-ce un préjugé des anciens et des magnétiseurs qui affirmaient l'influence de l'imposition des mains.

Le comte de Tromelin pose cette question et y apporte une solution définitive. Sous l'influence du magnétisme s'échappant des mains et du corps entier, de nombreux instruments, tous d'une simplicité enfantine, tournent d'une manière continue. On peut construire ces appareils très facilement puisqu'il suffit d'équilibrer sur un pivot une boîte légère en carton, un tube de papier argenté ou d'autres objets analogues. Il n'est pas nécessaire que les mains touchent les appareils et quand il s'agit du corps, l'opérateur n'a qu'à se mettre en face, les mains derrière le dos pour les voir tourner dans le sens qui lui plaît, selon la façon dont il est orienté par rapport aux appareils qu'il

s'agit d'actionner. La description de tous ces *moteurs à fluide* est très complète, et ceux qui doutent encore de l'existence d'une force s'échappant du corps humain arriveront à se convaincre rapidement de sa réalité.

Ce travail complète celui qu'a fait tout dernièrement le docteur Bonnaymé sur *la Force psychique et les Instruments servant à la mesurer.*

*
* *

DOCTEUR BONNAYMÉ. — **La Force psychique**, *l'Agent magnétique et les Instruments servant à les mesurer*, avec préface de H. Durville et 73 gravures, 2e édition. Prix : 3 fr. à la *Libairie du Magnétisme,* 23, rue Saint-Merri, Paris.

« L'ouvrage du docteur Bonnaymé constitue la seule étude d'ensemble qui permet au public d'étudier méthodiquement l'action mécanique des radiations humaines.

« A mon avis, ces radiations constituent l'agent magnétique qui, selon les époques et les auteurs qui l'ont étudié, a été désigné par les expressions de fluide, de nervisme, de force neurique ou ectenique.

« Cet ouvrage essentiellement pratique est surtout remarquable par la description de plusieurs appareils très simples tels que le Pendule de Thore et les moteurs à fluide du comte de Tromelin, que l'on peut toujours construire avec la plus grande facilité et à peu près sans dépense (H. Durville, Préface).

*
* *

Achats de livres.

La *Librairie du Magnétisme,* 23, rue Saint-Merri, achète ou échange tous ouvrages traitant de magnétisme, spiritisme, théosophie et de toutes les Sciences occultes. Faire offre.

*
* *

Docteur GÉRAUD BONNET. — **Les Merveilles de l'Hypnotisme**. Considérations théoriques et applications diverses, 1 vol., 3 fr. 50. Rousset, éditeur.

L'ouvrage que nous donne aujourd'hui le docteur Bon-

met fait suite aux deux ouvrages antérieurs déjà parus, sur l'Hypnotisme thérapeutique et la Transmission de Pensée.

Il forme, pourtant, un tout indépendant.

L'auteur commence par justifier le titre choisi. Les résultats que fournit l'hypnotisme, au point de vue scientifique, récréatif ou thérapeutique, sont, en effet, merveilleux.

Après un compte rendu historique rapide, il expose la nature des nombreux états hypnotiques, variés, qui se présentent dans la pratique. Il les explique théoriquement, et dans plusieurs chapitres successifs il fait connaître les applications diverses et multiples dont l'hypnotisme est susceptible. Il en fournit de nombreux exemples et rapporte des observations extrêmement curieuses et intéressantes.

LIVRES NOUVEAUX

PÉLADAN. — **Les idées et les formes. Antiquité orientale.** Paris (*Mercure de France*), 3 fr. 50.

Toute œuvre de Péladan mérite l'attention du lecteur, car un grand artiste est toujours un grand penseur. Mais nous recommandons tout spécialement la lecture de ce volume à tous les occultistes. Ce résumé de l'art de la vie et du génie de tous les pays de l'Orient est le fruit d'un travail considérable et évite de longues recherches aux étudiants des hautes sciences.

Une seule critique. Péladan est un pur cérébral, et il peut croire que les lecteurs contemporains sont à sa hauteur d'idéation. Hélas ! le cerveau du jeune homme de notre époque ne peut plus suivre facilement les idées non commentées par l'image. Il manque à ce volume 1.500 figures pour lui donner comme lecteurs les dix mille jeunes gens auxquels il enseignerait enfin quelque chose d'utile.

Dans sa forme actuelle cet ouvrage est digne et du nom de son auteur et de la firme de son éditeur.

PAPUS.

*
* *

Les Merveilles de l'Hypnotisme. Considérations théoriques et applications diverses, par le docteur GÉRARD BONNET. Jules Rousset, éditeur, 1, rue Casimir-Delavigne, Paris.

*
* *

Prières et Méditations à l'usage de ceux qui croient et pour l'édification de ceux qui ont cessé de croire. Librairie Lessard, 15, rue Rubens, Nantes.

*
* *

Le Droit au bonheur, par Mme MAGDELEINE LAPORTE, avec une préface du docteur Bonnaymé. Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, Paris.

*
* *

Respiration Transcendante. Méthode de culture physique, art de développer en soi des pouvoirs merveilleux et cachés et de prolonger la vie bien au delà des limites ordinaires. Bibliothèque Universelle, Baudelot, 36, rue du Bac, Paris.

*
* *

L'Almanach de la Chance de 1909, par le docteur PAPUS.

*
* *

Autour de l'Afghanistan, par le commandant DE BOUILLANE DE LACOSTE. Librairie Hachette, 79, boulevard Saint-Germain, Paris. Splendide ouvrage, magnifiquement illustré, qui permet de revivre toutes les péripéties de ce voyage au beau pays asiatique, et nous ne pensons mieux faire que de le recommander spécialement à l'attention de nos chers lecteurs.

NÉCROLOGIE

ORDRE MARTINISTE

Mme Margaret Bloodgood Peeke, femme du révérend Georges H. Peeke de cette ville (Cincinnati), une célébrité internationale dans les sciences occultes et les études religieuses, est morte mercredi matin à Pomona, Tennessie,

où elle demeurait depuis quelque temps. Cette mort fut bien inattendue. Le corps sera transporté à Cincinnati, où il sera incinéré jeudi. Le révérend H. Peeke est parti mercredi pour Cincinnati. Mme Peeke était connue non seulement en Amérique mais par tout le monde comme professeur d'occulte. Elle était Générale Inspectrice de l'Ordre Martinisme, organisation entourée de grands mystères et qui est très ancienne. Elle était la seule femme qui fut jamais élevée à cette haute position et mise à la tête de cette organisation qui contient un grand nombre d'hommes éminents dans différentes contrées.

Mme Peeke était aussi un des plus hauts membres dans la « Révélation des Bahi », religion nouvelle qui dans les derniers temps a fait de grands progrès.

Mme Peeke est née le 8 avril 1838 et a demeuré ici pendant nombre d'années. Elle laisse un époux, le révérend Georges H. Peeke, et un fils, Hewson L. Peeke, avocat bien connu et E.-C. Burdich Peeke.



Le Gérant : Encausse.

Paris. — Imp. E. ARRAULT e Cie, 9, rue N. D.-de-Lorette.

A 50 centimes

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme* sous l'empire de la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine.

JOANNY BRICAUD. — *Dutoit-Membrini* (un disciple de Saint-Martin), d'après des documents inédits.

PELLETIER. — *L'Hypnotiseur pratique.*

SAINT-YVES D'ALVEYDRE. — Notes sur la tradition cabalistique.

Docteur TRIPIER. — *Médecine et Médecins.* Un coin de la crise ouvrière au dix-neuvième siècle.

A 30 centimes

ALBERT (*d'Angers*). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

CHESNAIS. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

DEBOISSOUZE. — *Guérison immédiate de la peste,* de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2ᵉ Edition.

H. DURVILLE. — *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux,* avec 13 Figures.
— *Le Magnétisme des animaux.* Zoothérapie. Polarité.

GRAPHOLOGIE *pour Tous.* — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les Qualités ou les Défauts des autres par l'examen de leur Ecriture, etc., avec figures.

LEDEL. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

MOUROUX. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme.* Mon Procès.

VAN OBBERGEN. — *Petit catéchisme de Réforme alimentaire.*

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le *Syndicat de la Presse spiritualiste de France.*

A 20 centimes

Dʳ H. BOENS. — *Art de vivre.* Petit Traité d'Hygiène.

DANIAUD. — I. *L'Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine,* par un LETTRÉ CHINOIS. — III. *Extrait de la Correspondance* (Congrès du libre exercice de la médecine). — IV. *Articles de journaux* sur le même sujet.

H. DURVILLE. — *Rapport au Congrès* sur les travaux de la Ligue. Appréciation de la presse, arguments en faveur du Libre exercice de la médecine.

ELYUSS. — *Tout le monde magnétiseur et hypnotiseur,* ou l'art de produire le magnétisme, l'hypnotisme et le somnambulisme sans étude ni travail.

F. DE CHAMPVILLE. — *La Science psychique,* d'après l'œuvre de M. *Simonin,* avec 1 Fig.
— I. *La Liberté de tuer ; la Liberté de guérir.* — II. *Le Magnétisme et l'alcoolisme.*

FANAU. — *Cours abrégé de Spiritisme.*

JOUNET. — *Principes généraux de Science psychique.*
— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

PAPUS. — *L'Occultisme.*
— *Le Spiritisme.*

ROUXEL. — *La Liberté de la médecine,* Pratique médicale chez les Anciens.

TRAITÉ SUR L'OBSESSION.

BIBLIOTHÈQUE DU MAGNÉTISME et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. *Catalogue des ouvrages de langue française.*

SECRETS *de la Cuisine américaine.*

A 15 centimes

LÉON DENIS. — *Pourquoi la vie ?* Solution rationnelle du Problème de l'Existence. Ce que nous sommes, d'Où nous venons, Où nous allons !...

DUNCAN. — *La Chimie des Aliments.*

VAN OBBERGEN. — *Notes sur le Nettoyage.*

LE FRUIT *comme moyen de Tempérance.*

PORTRAITS
Photographies et Phototypies à 1 franc

CAHAGNET, COLAVIDA, C. FLAMMARION, LUCIE GRANGE, VAN HELMONT, *le Zouave* JACOB, LAFONTAINE, LUYS, PAPUS, DE PUYSÉGUR, RICARD, ROSTAN, SALVERTE.

Le Professeur H. DURVILLE dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'ALLAN KARDEC. — *Divers Portraits rares.*

Paris — Imp. E. Arrault et Cie, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.